

Collection POLICE

75c

MAX - ANDRÉ DAZERGUES

LE DRAME DE LA MAISON MORTE



J. FERENCZI & FILS
EDITEURS



Le drame de la maison morte

Roman policier inédit

par MAX-ANDRE DAZERGUES

CHAPITRE PREMIER

UNE JEUNE FILLE SORT DU BOIS...

— Vous avez bien dormi, monsieur Savigny?

— Fort bien, madame, je vous remercie, répondit le jeune homme.

Il passa devant l'aubergiste et gagna la petite salle du fond, déserte. L'heure était encore matinale : sept heures. Le ciel apparaissait d'une grisaille monotone, et la pluie tombait toujours sur la campagne des Vosges; elle n'avait pas cessé depuis quarante-huit heures.

L'aubergiste était une grosse femme d'une cinquantaine d'années; elle avait vraiment « soigné » Jacques Savigny, depuis la veille au matin, où celui-ci était arrivé à Doménil-lès-Darney.

Il aimait cette région de forêts profondes et de montagnes bleues, que l'automne noyait d'un manteau liquide.

La température était fraîche. Odile, la servante, avait allumé le petit phare. Un valet clouait quelque chose dans une remise attenante à la maison d'habitation, et l'on n'entendait que cela, dans le grand silence du matin mouillé. Un chat rôdait en faisant le gros dos, se frôlait contre Jacques indifférent. Et, dehors, Pataud, le chien, rongait un os.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. n° 220.

— Avez-vous un journal du matin? questionna Jacques.

— On ne l'a pas encore apporté, monsieur, répondit Odile.

L'aubergiste avait entendu. Elle commenta, du fond de sa cuisine :

— C'est que l'hôtel est en bordure de la route, à deux kilomètres environ de Doménil. Avec ce vilain temps, vous comprenez?...

Jacques commença de déjeuner avec appétit. Il avait attiré à lui, d'un geste machinal, le journal de la veille, petite feuille locale, qui le faisait sourire. Comme elle se différencialt, mon Dieu! de *Paris-Dépêches*, le plus grand quotidien de France, où il était reporter!...

Jacques Savigny aimait son métier. Une vague affaire d'infanticide (laquelle, disons-le tout de suite, ne présente aucun rapport avec la tragique aventure que nous avons à relater), l'avait attiré à Doménil-lès-Darney, un petit village des Vosges voisin de la forêt de Darney, situé du côté d'Hennezel et de Gruy.

Par la fenêtre close, aux rideaux écartés, le jeune homme voyait se profiler, dans des hachures de pluie, le ruban boueux de la route qui conduisait à Doménil, d'une part, et, d'autre part, s'achevait en une sorte de cul-de-sac, à la lisière d'un petit bois touffu. L'horizon était composé par la masse sombre de l'immense forêt de Darney, et l'on entrevoyait aussi, entre les découpures des grands arbres, qui n'étaient pas tous dépouillés par l'automne, la ligne capricieuse et bleue, très loin, des monts Faucilles.

L'auberge où était descendu Jacques Savigny, parce qu'il savait y retrouver son vieux camarade Pierre Josselain, le neveu de sa propriétaire, était une grande bâtisse grise qui s'élevait en bordure de la route, dans un endroit particulièrement isolée — au reste, toute la campagne était déserte, et les routes peu fréquentées — entre Doménil d'un côté, et, de l'autre, une petite commune pittoresque, charmante en été, désolée en cette saison, qui s'appelait Tancia-les-Bois. Au reste, le petit bois que l'on apercevait était le bois de Tancia.

L'auberge avait pour enseigne : *Au Grand Chêne*, à

cause de l'un de ces arbres, très âgé et énorme, qui distribuait de l'ombrage sur tout le jardin attenant à la maison.

Comme le jeune journaliste achevait son déjeuner, la pluie cessa. Mais la campagne restait mouillée. Il ne fallait pas songer à aller faire un tour de promenade.

Le feu ronflait, maintenant. Il ne faisait plus froid du tout. M^{me} Josselain épluchait déjà des légumes dans sa cuisine, tandis que son mari s'occupait des lapins. Et Odile allait et venait, charmante dans son tablier blanc.

Tout à coup, la voix de l'accueillante aubergiste s'éleva, sur un ton mécontent :

— Que fait donc Pierre? Ce garçon devient paresseux!...

Jacques releva la tête, et il surprit un petit sourire ironique qui passait sur les lèvres d'Odile à la réflexion de sa patronne. Il haussa les sourcils, interrogea :

— Pourquoi riez-vous, Odile?

— Je ne ris pas, monsieur, répondit la servante, toute interdite.

— Soyez franche... Vous vous moquez de Pierre?...

— Je me garderais bien de me moquer de M. Pierre.

Et Odile s'en fut, l'air sincèrement outragé. Elle ne souriait plus du tout. Elle avait plutôt l'air ennuyé.

M^{me} Josselain s'approcha, commenta :

— Enfin, monsieur Savigny, vous connaissez mon neveu Pierre Josselain depuis longtemps, n'est-ce pas, puisque vous avez fait ensemble vos études à Paris. Quel souvenir avez-vous conservé de lui?

Le journaliste répondit sans hésiter :

— Un souvenir parfait, celui d'un excellent camarade et d'un bon garçon, dans toute l'acceptation du terme. Et Pierre n'était pas paresseux, vous savez!... Ma parole, il travaillait davantage que moi!...

— Je ne l'ignore pas, dit M^{me} Josselain d'une voix grave. Il était toujours le premier de sa classe. Il est revenu au pays depuis deux ans, s'est intéressé à une affaire de scierie, qui est assez prospère sous sa direction. Il a d'ailleurs un directeur appointé sous ses ordres, et il ne s'en occupe que par intermittences. Le

reste du temps, il le passe avec nous, son oncle et sa tante, puisqu'il est orphelin et que, n'ayant pas d'enfant, nous l'avons recueilli dès l'âge de cinq ans, et élevé. Nous l'aimons comme notre propre fils, monsieur Savigny.

— Je n'en doute pas, madame Josselain. Et Pierre vous rend bien cette affection, d'ailleurs. A Paris, il m'a souvent parlé de vous. Il vous considère absolument comme ses parents. Et, lorsque, il y a deux mois, il s'est trouvé d'être obligé de se rendre dans la capitale pour un Conseil d'Administration, il m'a dit tant de bien de vous, de cette auberge rustique, de cette campagne délicieuse, que j'ai saisi la première occasion de faire votre connaissance. Cette affaire d'infanticide de la ferme de Tancia me l'a permis.

Le jeune homme achevait ces mots lorsque l'aubergiste s'écria :

— *Le voilà enfin!...*

Un pas ébranlait les marches de bois de l'escalier qui conduisait au premier étage, où se situaient les chambres, et Pierre Josselain apparut. C'était un grand garçon de vingt-cinq ans, sain et robuste, qui respirait la santé et qui n'avait qu'à se féliciter, certainement, de la vie au grand air qu'il menait depuis deux ans. Son regard était droit, sa poignée de main franche, et ses yeux bleus brillaient d'un éclat lumineux.

— Te voici, grand paresseux!... lui dit M^{me} Josselain d'une voix grondeuse, mais avec une tendresse immense dans le regard.

Le nouveau venu embrassa affectueusement sa tante, alla serrer la main de son oncle qui rentrait des clapiers, puis celle de Jacques, et s'excusa en ces termes :

— Pardonnez-moi, je ne me suis pas réveillé... Le temps était sombre, et, avec les volets tirés, il n'y a guère de clarté dans les chambres. Et puis, j'ai perdu du temps à aiguiser mon rasoir...

— On ne te demande pas tant d'alibis!... gouailla Jacques Savigny.

— Nous allons déjeuner, dit Pierre.

— C'est déjà fait, mon vieux!...

M^{me} Josselain s'écarta, céda la place à Odile, qui servit sans mot dire le petit déjeuner de son jeune maître. Elle ne souriait plus, mais alors plus du tout.

Et, pourtant, une lueur d'ironie flambait dans ses yeux noirs, qui n'échappa pas à Jacques Savigny.

Les deux camarades bavardèrent un long moment.

— Alors, tu pars ce soir? conclut Pierre sur un ton de regret. Quel dommage!... J'ai vraiment eu du plaisir à te retrouver, mon vieux!...

— Oui, je pars ce soir, par le train de dix-sept heures.

— Et tu n'es pas fâché, je parie, de retrouver la capitale?

— N'exagérons rien. Je suis surtout content d'aller embrasser Marthe, et de la retrouver, elle, si jolie dans le calme coquet de notre petit intérieur, où je ne suis déjà pas si souvent à cause de ma profession.

— Tu lui présenteras mes amitiés...

Jacques Savigny adorait sa jeune femme. Il était marié depuis six mois, et il n'avait pas oublié les circonstances particulières et dramatiques dans lesquelles il avait fait la connaissance de celle qui devait devenir la compagne chérie de sa vie¹.

Son déjeuner achevé, Pierre se leva, disant :

— Tu m'excuses une minute? Je monte me chauffer, car je suis descendu en pantoufles pour gagner du temps, et je reviens tout de suite... Nous pourrions aller faire un tour de promenade, en attendant le repas, qui sera particulièrement soigné pour prendre congé de toi, mon vieil ami!... A moins que tu n'aies une autre occupation en perspective?

— Rien du tout. Je suis absolument désœuvré.

Et Jacques Savigny alluma une cigarette en bâillant d'ennui, évoquant malgré lui la salle de rédaction bruisante de *Paris-Dépêches* et la vie fébrile de la capitale, cependant que Pierre Josselain remontait l'escalier.

Odile desservit en silence. M^{me} Josselain revint à la charge :

— Oui, monsieur Savigny, Pierre a changé depuis quelque temps. Il est lointain, morose, distrait, préoccupé par moments... L'avez-vous remarqué comme nous?

1. Lire, du même auteur, *le Masque de Sang*, collection « Police », n° 107.

— Oui, je l'ai remarqué, avoua le jeune homme avec franchise.

M^{me} Josselain soupira comiquement et laissa tomber, sur un ton de tragédie, en se rapprochant davantage :

— C'est qu'il est amoureux, voilà!...

Odile, dans la cuisine, eut un petit rire moqueur, et Jacques comprit alors pourquoi la petite servante se moquait un peu de son vieil ami. Car ce n'était un secret pour personne, au *Grand Chêne*, depuis un mois, que Pierre Josselain était tombé follement amoureux d'une jeune fille du pays.

— Vous m'en direz tant!... fit Jacques. Eh! mais... Cela est pardonnable, il me semble!... Et Pierre est bien en âge de se marier!...

— Se marier!.. répéta l'aubergiste en levant les bras au ciel.

Elle prit à témoin son mari, qui écoutait, et qui laissa tomber :

— Vous pensez bien, monsieur Savigny, que nous ne nous opposerions pas au mariage de Pierre s'il aimait une jeune fille qui nous convienne... Mais celle qu'il a élu dans le secret de son cœur et dont il nous a parlé...

— ...est sans fortune, sans doute?

— Il ne s'agit pas de fortune, mon bon monsieur. Pierre est assez riche pour deux, et il peut apporter à sa fiancée la promesse d'une honnête aisance, surtout dans un petit pays comme celui-ci. Voyons : Pierre vous a-t-il fait ses confidences?

— A demi, oui. Il m'a dit qu'il n'avait entrevu cette jeune fille que deux ou trois fois, au hasard de la campagne, qu'elle lui rendait la tendresse qu'il lui avait vouée, mais qu'elle vivait comme une sorte de recluse, et enfin que tout ne se présentait pas sous les auspices les plus encourageants!...

— Comment donc!... Il aime la jeune fille de *Maison-Morte*, mon bon monsieur!...

Il y eut un petit silence.

M^{me} Josselain résuma :

— Au delà du bois de Tancia, et confinant à sa lisière par son parc immense, royaume des braconniers, s'élève une vieille bâtisse grise, désolée, sinistre, tom-

bant en ruines, que l'on appelle *Maison-Morte*, à cause de son apparence lugubre. Ah! ce n'est pas gai, je vous assure! Cette maison est habitée par un vieil original, M. de Myzaines, qui ne sort jamais. C'est un vieux célibataire, qui a recueilli, comme nous l'avons fait pour Pierre, sa nièce orpheline, Raymonde. Deux domestiques, et jamais personne, jamais aucune visite!... Eh bien! voyez-vous, monsieur Savigny, si M^{lle} Raymonde est charmante, ce dont nous ne voulons pas douter, elle n'en est pas moins pas de notre monde. Je n'ai pas l'impression que Pierre serait très heureux avec elle.

— Sur quoi vous basez-vous pour parler ainsi?

— Je ne saurais le dire. C'est un pressentiment. Enfin, les choses en sont là : Pierre est amoureux fou de la demoiselle de *Maison-Morte*, et le vieux M. de Myzaines nous effraye un peu. C'est un véritable ermite!... Il faudra bien nous décider, pourtant, si cela continue, à faire la démarche et à aller lui demander pour Pierre la main de sa nièce. Il m'étonnerait qu'elle nous fût accordée! M. de Myzaines est assez riche. Et pensez donc : le neveu de modestes aubergistes comme nous ne doit pas lui apparaître un parti suffisant pour sa nièce!... Enfin, attendons!...

La brave femme soupira, puis répéta :

— Attendons!... Cela passera peut-être. C'est une amourette de jeunes gens. La naissance de cette idylle est assez récente, et ce n'est pas nous qui allons presser les choses, au contraire!... J'ai l'espoir que Pierre peut-être se lassera, ou bien que M^{lle} de Myzaines, après avoir questionné son oncle — il est également son tuteur — lui signifiera par force son congé.

Elle achevait ces mots lorsque Pierre Josselain reparut, coupant la conversation.

Il passa son bras, cordialement, sous celui du journaliste, qui le suivit. Les deux jeunes gens se trouvèrent alors dans la cour, qu'ils traversèrent, puis sur la route, où ils s'engagèrent, dans la direction de Doménil, s'apprêtant à tourner le dos à la lisière du bois de Tancia.

A ce moment, le bourdonnement d'un moteur déchira l'air humide du matin d'octobre, et ils se retournèrent ensemble, machinalement.

— C'est peut-être le journal que l'on apporte... murmura Jacques.

Il n'acheva pas, surpris par la délicieuse apparition, et surtout par le changement qui venait de s'opérer sur les traits de son ami.

— Raymonde!... balbutia ce dernier.

— Ah!... fit Jacques très intéressé. C'est la demoiselle de *Maison-Morte*?

— Oui, c'est elle, souffla-t-il.

**

Il s'agissait d'un vélo-moteur, qui sortait du bois par un petit sentier, et épousait la route, laquelle faisait une courbe un peu plus loin, supportant une jeune fille d'une vingtaine d'années, très brune, au profil délicat. Vision rapide s'il en fût.

Le véhicule passa devant les deux jeunes gens, à vive allure, et Pierre se découvrit. M^{lle} de Myzaines ne s'arrêta pas. Elle répondit à peine à ce salut, comme à celui que Jacques lui envoya avec un peu de retard. Elle les avait déjà dépassés.

Sur le porte-bagages du vélo-moteur se trouvait un panier d'osier, sans couvercle, comme on en voit souvent à la campagne, et dont on devinait à quel usage sa propriétaire le destinait : sans aucun doute, Raymonde de Myzaines, ayant traversé le bois de Tancia depuis la *Maison-Morte* pour gagner la route, se rendait-elle à Doménil afin d'y effectuer quelques provisions.

Le panier n'était pas vide. Un paquet grossier, fait dans du papier journal, en débordait d'inquiétante façon, si bien que Jacques murmura :

— Elle va le laisser glisser, si cela continue!...

Le paquet, en effet, oscillait dangereusement. Cependant, il se maintenait en place; et bientôt M^{lle} de Myzaines tourna le coude de la route nationale, et sa silhouette disparut.

— Le paquet est tombé!... s'exclama Jacques Savigny.

— C'est ma foi vrai, dit Pierre.

Il s'élança instinctivement, dans le mouvement d'un galant homme, doublé par le sentiment qu'il portait à la jeune fille.

De l'auberge du *Grand Chêne*, M. et M^{me} Josselain n'avait rien vu, indifférents. Mais Odile était derrière la vitre. Elle avait vu passer M^{me} de Myzaines; elle l'avait également suivie du regard; elle avait aussi vu glisser le paquet au coude du chemin. Et elle voyait très bien, maintenant, les deux jeunes gens marcher d'un bon pas dans cette direction, sans cependant pouvoir surprendre les paroles brèves qu'ils échangeaient :

— C'est peut-être ma présence, dit Jacques avec l'air de s'excuser, qui a empêché M^{me} de Myzaines de s'arrêter afin de converser quelque peu avec toi?

— Que cette idée ne te tracasse pas, répondit Pierre Josselain en poussant un profond soupir. Non, vois-tu, si peu que je connaisse encore Raymonde, si peu que je l'aie vue, que je lui aie parlé, que je l'aie fréquentée, et en l'aimant de tout mon cœur, de toutes les forces de mon âme, je t'assure, je puis te certifier qu'elle ne se serait pas arrêtée.

— Pourquoi?

— N'as-tu pas remarqué comme moi l'expression de son visage? Elle avait l'air affolé, inquiète, anxieuse...

— C'est vrai, reconnut Jacques. Mais, ne la connaissant pas comme toi, la voyant pour la première fois, je ne m'y étais pas arrêté.

— Elle a répondu distraitement à notre salut. Elle allait droit devant elle, et, d'ailleurs, elle a activé l'allure...

— Cela, je l'ai très bien remarqué. C'est même à ce moment qu'il y a eu un cahot plus fort que les autres, et que le paquet est tombé.

— Ah! vois-tu, mon vieux Jacques, soupira encore Pierre Josselain, je l'aime, mais j'ai l'impression qu'il se passe d'étranges choses à *Maison-Morte*. Deux ou trois fois la nuit, déjà, je suis allé rôder de ce côté, afin de tenter d'apercevoir Raymonde derrière sa fenêtre. Sa chambre est située dans l'aile nord, dont le mur est tout tapissé de lierre.

Pierre Josselain s'interrompit, car il venait, avec son ami, d'atteindre l'endroit de la route où le paquet était tombé.

Ils levèrent d'abord instinctivement les yeux, avec

l'idée de courir et d'appeler la demoiselle de *Maison-Morte*. Mais ils restèrent cloués sur place : le ruban de la route était vide, absolument. Le vélo-moteur avait disparu!...

*
**

— Il a fallu qu'elle aille vite!... dit Jacques.

— Oui, certes! Elle a forcé l'allure. Donc, elle ne voulait pas nous voir...

— Et ce paquet?...

Jacques Savigny se baissa. Il saisit alors tout un journal froissé, qui contenait quelque chose de lourd. Il ouvrit le journal, aidé par Pierre Josselain, et tous deux laissèrent échapper une même exclamation d'épouvante : *le journal était rempli de sang*. Et il contenait deux choses bien dissemblables et troublantes : d'abord, un poignard à la lame ensanglantée; ensuite, un petit soldat de plomb.

— Un soldat de plomb, pareil à ceux dont jouent les enfants!... balbutia Jacques Savigny. Mais qu'est-ce que cela veut dire? Et ce couteau? Le sang en est tout frais... Et cette fuite de M^{me} de Myzaines!... Pierre, il se passe quelque chose, tu entends?... Moi, j'ai l'habitude, de par ma profession, du mystère, et l'expérience de l'insolite. Crois-moi : *il se passe quelque chose*, qui nous échappe... Ce poignard! Et le soldat! Tu te rappelles, lorsque nous étions gosses? Pas d'erreur, va, ce soldat de plomb, avec son bicorne et son long pantalon rayé, son fusil à longue baïonnette, c'est un soldat de la 1^{re} République. Et le couteau? Mais qu'est-ce que tout cela veut dire?

CHAPITRE II

L'ARCHER A CHEVAL

Le jeune reporter de *Paris-Dépêches* et son ami restèrent un moment immobiles au milieu de la route déserte, plongés dans leurs réflexions.

Jacques Savigny tenait rêveusement par le manche le poignard à la lame ensanglantée, d'une main; et, dans la paume de l'autre, il faisait rouler le petit soldat

de plomb de la I^{re} République, qui était tout pollué de sang frais. Pierre Josselain, lui, balançait, la tête basse, le regard fixe, du bout de sa main tendue, le journal sanglant, qui était le numéro de la veille de la feuille locale.

— Ah! ce n'est pas tout ça!... dit Jacques Savigny en relevant la tête, mais il faut nous ressaisir!... Il y a un mystère là-dessous.

— C'est mon avis, approuva Pierre Josselain. Mais que faire?

Le journaliste réfléchit un court instant. Son regard faisait le tour de l'horizon, embrassait toute la campagne triste, depuis le bois de Tancia jusqu'aux monts Faucilles, en passant par Doménil et la forêt de Darney. Il n'y avait pas âme qui vive. Personne n'apparaissait.

— M^{lle} de Myzaines, résuma le jeune homme, n'a *pas pu*, matériellement, atteindre Doménil durant le court laps de temps qui s'est écoulé entre l'instant où elle tourna la route et le moment où nous atteignîmes ce tournant pour ramasser ce paquet grossier qu'elle avait laissé choir. Et cela, même en accentuant considérablement, le plus possible, l'allure de son vélo-moteur.

— Alors? fit Pierre Josselain.

— Sa bicyclette m'a paru assez simple, d'un modèle très courant?

— C'est exact. C'est une vulgaire bicyclette comme on s'en sert très souvent à la campagne pour les commissions, et à laquelle elle a fait adapter un petit moteur; mais elle n'a pas la rapidité ni la résistance d'un vélo-moteur proprement dit.

— Tu es sûr de ce que tu me racontes là?

— Absolument sûr. Tu penses bien que dans le pays tout le monde se connaît, même si on ne se fréquente pas, et que l'on ne manque pas de potiner! Nous étions accoutumés à l'auberge à voir passer à bicyclette M^{lle} de *Maison-Morte*, et nous n'avons pas été sans remarquer, il y a quelque temps, qu'elle avait fait adapter un petit moteur à son véhicule.

— Ouais! Là n'est pas la question. Cette jeune fille a perdu un paquet. Ce paquet, si grossièrement fait fût-il, était destiné à quelqu'un. Qui? Elle le portait

quelque part. Où? Elle filait vers Doménil. Et elle a disparu! Elle s'est volatilisée, absolument, avec son vélo-moteur. Je le répète : elle n'a pas eu le temps, matériellement, d'atteindre le village. Nous devrions donc l'apercevoir. La route est nue. *Qu'est-elle devenue?*

— Je n'en sais fichtre rien!... dit Pierre Josselain, en passant la main sur son front, d'un geste égaré.

Il lâcha le journal ensanglanté, qui tomba dans la boue du chemin.

— Pas de plaisanteries!... grommela Jacques en se baissant pour le ramasser. Tout cela est intéressant, et précieux à plus d'un titre. Il faut en avoir le cœur net, et retrouver M^{lle} de Myzaines. Nous lui rendrons son bien. En route!...

Et il se dirigea d'un bon pas vers Doménil, refaisant, tout en marchant, le paquet, c'est-à-dire qu'il plia, dans le journal, le poignard seul, glissant le petit soldat de plomb dans sa poche.

— Mais puisque tu dis qu'elle n'a pas pu atteindre le village!... objecta Pierre Josselain.

— C'est qu'elle a pris un sentier de traverse, et qu'elle a coupé la grand'route, voilà tout!

— Jamais de la vie!

— Pourquoi?

— C'est impossible.

— Comment ça?

— Je connais bien le pays, et surtout cette route, que j'ai parcourue durant toute mon enfance et mon adolescence, et que j'ai retrouvée il y a deux ans telle que je l'avais laissée, sans aucun changement. Ecoute-moi bien, Jacques : il n'y a aucun sentier transversal aboutissant entre ce virage et le village. Aucun.

— Dans ces conditions, la demoiselle de *Maison-Morte* n'a pas pu s'écarter de la route nationale, et comme sa bicyclette était un véhicule insuffisamment rapide pour lui permettre non seulement d'atteindre, mais encore de dépasser le village — puisque le ruban de la route au bord de laquelle il s'élève se déroule beaucoup plus loin dans la campagne, tout droit, et qu'il nous apparaît vide — dans ces conditions, j'en reviens à ce que je disais tout à l'heure : la jeune fille du bois s'est volatilisée,

— C'est évidemment impossible!

**

Les deux jeunes gens, tout en devisant, progressaient légèrement dans leur marche en avant. Ils n'avaient aucun souci des flaques d'eau dans lesquelles parfois ils posaient les pieds, et qui rejaillissaient autour d'eux en gouttelettes noirâtres et grasses. Dans le ciel gris volaient des oiseaux noirs, très bas. S'ils détournaient la tête du côté de l'auberge du *Grand Chêne*, ils ne voyaient rien autre que la lisière du bois de Tancia et la façade de l'hôtel, sans pouvoir distinguer Odile derrière la vitre, à cause du tournant décrit par la route, et qu'ils avaient dépassé; l'auberge ne leur apparaissait que par ses étages supérieurs. S'ils regardaient devant eux, ils distinguaient les premières maisons de Doménil échelonnées en bordure de la route, sur la gauche, la forêt de Darney, et, très loin, la route encore, la route toujours, désespérément vide!

Soudain, Jacques Savigny s'arrêta, les yeux fixés vers le sol.

— Oh! oh! fit-il en laissant échapper un petit sifflement. Oh! oh!... Une auto a stationné là...

De profondes ornières se creusaient dans la boue du chemin, et une exclamation de Pierre Josselain lui fit faire volte-face. Le neveu des aubergistes du *Grand Chêne* était livide. On eût dit qu'il allait tomber.

— Qu'est-ce que tu as? lui dit Jacques. Voyons, parle!...

Pour toute réponse, le jeune homme désigna le talus, qui était bordé par une haie de ronces, laquelle haie apparaissait absolument défoncée. Et, dans le fossé...

— De mieux en mieux!... dit Jacques.

Dans le fossé gisait un petit vélo-moteur, qu'il n'était pas difficile d'identifier immédiatement: c'était bien celui sur lequel lui était apparue pour la première fois, en ce matin d'automne inoubliable et brumeux, Raymonde de Myzaines, la mystérieuse demoiselle de *Maison-Morte*.

— Eh bien! mais?... Que désirer de mieux? fit-il.

— Et elle? Qu'est-elle devenue?

— Elle est montée dans l'automobile, parbleu!... rétorqua Jacques sans crainte de se tromper. Et voilà pourquoi nous n'avons rien vu, après que nous eûmes dépassé le tournant de la route : une auto va plus vite qu'une bicyclette, cette dernière fût-elle augmentée d'un moteur!... C'est simple comme tout!... L'auto a dépassé Doménil, et elle s'est perdue dans la campagne avant que nous puissions l'apercevoir.

— D'autant plus, approuva Pierre Josselain que, une fois dépassé le village, les sentiers transversaux et les chemins vicinaux ne manquent point en bordure de la route nationale, dont beaucoup conduisent à travers la forêt de Darney. L'auto a pu virer et s'y perdre.

— Ce qui fait que nous devons renoncer au plaisir de lier plus ample connaissance, du moins pour ma part, avec M^{me} de Myzaines, et de lui restituer son étrange colis... A propos... est-elle toujours si matinale?

— Oh! non!... au contraire... On ne la voit jamais se diriger vers le village avant onze heures du matin, et encore pas fréquemment, car c'est Pascal, le jardinier de *Maison-Morte*, ou bien Angèle, la cuisinière, nourrice de M^{me} Raymonde, qui se rendent le plus souvent aux provisions.

— Bon. Donc, je reprends : pour une cause qui nous échappe, M^{me} de Myzaines quitte *Maison-Morte* plus tôt que de coutume. Elle traverse le bois de Tancia. Elle abandonne son vélo-moteur et elle prend place dans une automobile mystérieuse, après s'être débarrassée d'un léger fardeau, peut-être fort encombrant *moralement*.

— Que veux-tu dire?

— Ne le comprends-tu pas? Ceci : Si M^{me} de Myzaines ne nous avait pas su derrière elle, *immédiatement* derrière elle, — toi surtout — elle n'aurait pas laissé choir intentionnellement ce colis. Mais, te sachant là, connaissant le tendre intérêt que tu lui portes, elle a agi ainsi en concluant fort bien que, le cas échéant, tu n'en ferais point de gorges chaudes dans le pays.

— Alors, tu crois que Raymonde est montée de son plein gré dans une auto qui l'attendait, et qui?... Mais c'est impossible! L'automobile serait venue la prendre

à *Maison-Morte*; ou bien elle eût embarqué son vélomoteur!... Car il gît là, abandonné, les roues en l'air, dans un fossé, dans la boue!...

— Tu as raison. Alors, peut-être M^{me} de Myzaines a-t-elle été enlevée, tout simplement.

— C'est épouvantable rien que d'y songer!... Enlevée pourquoi, et par qui?

— J'ai besoin de réfléchir. Il y a quelque chose qui cloche dans tout ceci. Presque rien. S'il n'y avait pas de sang sur le couteau, tout serait sans intérêt.

Il réfléchit dix longues minutes, puis dit :

— Attendons... Tout est là : savoir attendre. Et gardons-nous bien de ramener à l'auberge — et encore moins à *Maison-Morte* — ce vélomoteur que personne ne nous réclame, et que nous sommes sensés ne pas avoir aperçu abandonné ou bien dissimulé — pourquoi pas *dissimulé*? — ici.

Sur ces mots, il se baissa pour redresser le petit véhicule, et c'est alors qu'il aperçut, dans la boue du fossé, un second soldat de plomb. C'était un archer du xiv^e siècle, à cheval, porteur d'un étendard, très finement ciselé et colorié, les harnais de l'animal se détachant avec une netteté parfaite, l'arc et les éperons fort apparents, la croix ornant la poitrine présentant un léger relief.

— Bizarre! fit-il. Est-ce que M^{me} de Myzaines a un petit frère ou un cousin? Un garçonnet vit-il à *Maison-Morte*?

— Nullement.

— Alors, elle s'amuse aux soldats?

Pierre Josselain haussa les épaules. Il avait les larmes aux yeux. Il répéta :

— Et moi, je te dis que c'est plus grave : Raymonde a été enlevée, voilà la vérité! *Enlevée*!... Si près de nous!... Et nous n'avons rien vu à cause du coude de la route!... Et nous n'avons rien entendu, parce que la pauvre petite n'a sans doute même pas pu appeler au secours!...

La voix de Jacques Savigny se fit sérieuse soudain. Il posa la main sur le bras tremblant de son compagnon et questionna doucement :

— Tu l'aimes donc tant que cela? Sois franc. Raconte-moi tout...

— Oui, je l'aime, et je n'ai rien à te cacher. Mon oncle et ma tante...

— Je sais, interrompit Jacques. Ils m'ont parlé de toi ce matin, dans des termes très affectueux. A l'auberge, il n'y a guère qu'Odile qui me paraît se moquer un peu de toi, parce que tu es amoureux...

— Oui, elle se moque de moi, je le sais, parce que, la semaine dernière, elle a assisté à une scène entre ma tante et moi, au cours de laquelle j'ai avoué mon amour pour M^{lle} de Myzaines.

— Odile aurait-elle un penchant pour toi ?

— Je ne le crois pas. En tout cas, je ne m'en suis jamais aperçu.

— Peu importe, du moins pour l'instant. Pierre, dis-moi tout...

— Ce sera bref. J'ai rencontré par hasard M^{lle} de Myzaines, et je l'ai aimée tout de suite. Je le lui ai dit. Nous nous sommes embrassés une ou deux fois. Je devais la revoir aujourd'hui.

— Voilà qui est intéressant. Quand ?

— Cet après-midi, à cinq heures.

— Où ?

— Nous avons rendez-vous à la Clairière des Merles, dans le bois de Tancia...

— Pourquoi ce rendez-vous ? Un simple rendez-vous d'amoureux, ou bien...

— Raymonde devait, hier soir, pour la première fois, pressentir son oncle au sujet de ma future demande en mariage, et elle m'avait bien prévenu qu'il se montrerait réfractaire. C'est un vieil égoïste...

— Tu le connais ?

— Pas mieux que les gens du pays, c'est-à-dire très mal, uniquement pour l'entrevoir l'été se promenant dans son parc.

— Elle appréhendait donc un refus ?

— Oui.

Les deux jeunes gens avaient fait demi-tour, et, bientôt, ils se trouvèrent devant l'auberge du *Grand-Chêne*. Odile en sortait, qui leur cria :

— Vous savez ce qui est arrivé ? Il y a eu un drame à *Maison-Morte*, cette nuit : M. de Myzaines a été poignardé.

Pierre Josselain sentit ses jambes qui se dérobaient sous lui, et Jacques Savigny haleta :

— Il est mort?

— Non, mais grièvement blessé.

— Comment savez-vous cela, Odile?

— C'est Pascal, le jardinier, qui vient de me le dire; il revenait par la route d'Hennezel, qui passe derrière la maison, chercher le docteur.

Jacques Savigny ne répondit pas, mais il serra plus fort sous son bras le petit paquet tragique, et il le monta dans sa chambre. En redescendant l'escalier pour rejoindre Pierre Josselain, il songeait :

« Tentative d'assassinat à *Maison-Morte*. Voilà tout. Et ce couteau, c'est l'arme du crime. Eh! mais... Voilà qui promet de devenir intéressant!... »

Et, tout de suite, il dit à Pierre, qui en éprouva un certain soulagement :

— Je ne pars plus, mon vieux. Je vais télégraphier à *Paris-Dépêches* et rester quelques jours ici. Il se pourrait que je tiennne un joli reportage avec le drame de *Maison-Morte*!...

CHAPITRE III

LES TROIS MOUSQUETAIRES!...

Jacques Savigny fit deux remarques, qui ne manquèrent pas de le troubler par la suite. Il nota ceci : de toutes les personnes de Doménil-lès-Darney ou de Tancia-les-Bois avec qui il s'entretint ce matin-là et les jours suivants — surtout les jours suivants! — du drame de *Maison-Morte*, les deux plus émotionnées, sans vouloir le montrer, mais au fond d'elles-mêmes extrêmement tourmentées, comme hantées par une idée fixe, ces deux-là furent Pierre Josselain et Odile.

Le souci obsédant du premier s'expliquait par l'amour qu'il portait à la nièce de M. de Myzaines, et surtout par sa découverte du paquet sanglant. Il vint à Jacques et lui dit, d'une voix tremblante :

— Conserverons-nous, pour nous, cette découverte?

Jacques Savigny lui jeta un regard ému. Il lut

clairement dans son esprit une pensée que l'autre n'osait exprimer, et qui lui torturait le cœur : puisque le poignard ensanglanté tombé sur la route à une heure matinale du vélo-moteur de la demoiselle de *Maison-Morte* leur apparaissait indubitablement l'arme du crime, c'est que Raymonde de Myzaines n'avait pas trouvé d'autre moyen, pour s'en débarrasser, que de s'éloigner très vite de la maison grise — probablement avant que les domestiques ne découvrirent la tentative d'assassinat qu'avait eu à subir leur maître — et que, entrevoyant Pierre Josselain, répondant distraitemment à son salut dans l'excès de son émotion intime, mais sachant la tendresse fidèle que le jeune homme lui vouait, elle avait cherché en lui un allié, laissant glisser le poignard à ses pieds.

Un allié ou bien un complice?

Cependant, le journaliste n'avait pas les mêmes raisons sentimentales de ménager la demoiselle de *Maison-Morte*, comme on l'appelait dans le pays.

En attendant, M^{me} de Myzaines avait disparu!... Tout laissait supposer qu'elle avait été enlevée sur la route, précisément après avoir laissé glisser de sa machine l'arme accusatrice. Jacques Savigny se prenait la tête à deux mains et réfléchissait encore : avait-elle un rendez-vous quelconque avec de mystérieux automobilistes, et leur apportait-elle alors le poignard, qu'ils attendaient? Pourquoi? C'était une bien étrange manière d'agir, et cela laissait supposer des complicités hors de la maison.

Par ailleurs, l'attitude d'Odile demeurait bizarre. La petite servante du *Grand-Chêne* vaquait à ses occupations dans le plus grand silence. Elle se mêlait peu aux commentaires qui se répandaient dans l'auberge à propos du drame de *Maison-Morte*. Il n'y avait plus d'ironie dans ses yeux, lorsqu'ils se posaient sur Pierre Josselain, mais il y dansait au contraire une lueur inquiétante de soupçon. Jacques se demandait si elle n'en savait pas plus long qu'elle voulait l'avouer — et Pierre aussi — sur les rapports existant entre celui-ci et la nièce de la victime.

Le mot victime, en l'occurrence, apparaissait un peu gros. Il n'en demeure pas moins qu'une tentative d'assassinat avait eu lieu à *Maison-Morte*, et que si M. de

Myzaines était encore en vie, malgré son grand âge et la blessure mauvaise qu'il avait reçue, il ne le devait qu'à son heureuse chance.



D'après les dires de Pascal le jardinier, les choses s'étaient passées ainsi, et on les colportait de cette manière dans le pays : M. de Myzaines avait été trouvé le matin à l'aube, dans sa chambre, par Angèle Desthieux lui apportant son petit déjeuner comme à l'accoutumée. Il était déjà levé, ou il ne s'était pas couché : le point restait à éclaircir. Il était assis dans son fauteuil, vêtu de sa longue robe de chambre. Il paraissait plus irascible et nerveux qu'à l'habitude, et il avait reçu sa servante assez sèchement. Angèle s'était retirée en haussant les épaules, avec cette liberté que finissent par prendre envers leurs maîtres les très anciens domestiques, et elle avait rejoint Pascal à l'office, en lui disant :

— Je ne sais pas ce qu'a Monsieur ce matin. Il est d'une humeur massacrant. On dirait qu'il souffre. Son visage est crispé, et son regard un peu vitreux.

Le jardinier n'avait guère attaché d'importance à cette déclaration, connaissant l'humeur changeante de son maître. Il s'était montré cependant intimement surpris qu'il fût déjà levé, et il en avait fait la réflexion.

Par la suite, — une heure plus tard, après le départ en vélo-moteur de M^{me} Raymonde, qui avait quitté *Maison-Morte* sans dire où elle se rendait — Pascal, ayant à consulter M. de Myzaines pour une question d'ordre intérieur et d'aménagement du parc, avait dû aller frapper à la porte de sa chambre. Le vieillard somnolait toujours dans son fauteuil. Il n'avait pas achevé son petit déjeuner.

Le jardinier fut éconduit avec une telle vivacité qu'il en fut tout interdit, raconta la chose à la cuisinière, et que tous deux demeurèrent un long moment anxieux, prêtant l'oreille, épiant le grand silence de la maison désolée.

C'est alors qu'ils perçurent, dix minutes après envi-

ron, un bruit sourd, comme celui de la chute d'un corps.

Ils se précipitèrent au premier étage, et ils trouvèrent leur maître évanoui, ayant glissé de son fauteuil à terre, et ayant, probablement dans une crise d'étouffement, écarté son col et sa robe de chambre. C'est ainsi qu'ils découvrirent que le vieillard portait, au-dessous du côté gauche, pas très loin du cœur, une profonde blessure, qui venait de se rouvrir et par laquelle il perdait son sang en abondance, ce qui avait provoqué son évanouissement.

Affolés, ils le déshabillèrent et le couchèrent, et lorsque le vieux se réveilla, il déclara qu'il ne voulait pas de docteur. Cependant, comme son état empirait et que la fièvre le dévorait, il finit par s'y résoudre et il donna en même temps l'explication suivante : un homme inconnu, masqué, s'était introduit la nuit dans sa chambre, avant qu'il ne fût couché, sans qu'il l'entendit, par la fenêtre demeurée entr'ouverte, selon son habitude, car M. de Myzaines, hiver comme été, couchait la fenêtre ouverte. Il s'était aussitôt évanoui. Puis il avait repris ses sens, s'était pansé lui-même à l'aide d'un mouchoir, installé dans son fauteuil, assoupi, et enfin réveillé au moment où Angèle Desthieux lui apportait son petit déjeuner.

Dans ces conditions, Pascal était allé chercher le docteur, s'offrant à prévenir la gendarmerie.

— A quoi bon ? avait gémì M. de Myzaines dans un soupir douloureux, qui lui arracha un cri de souffrance physique. Mon agresseur a pris la fuite, et je ne serais pas capable de le reconnaître.

Il avait fini pourtant par hocher affirmativement la tête et conclure :

— Oui, Pascal, prévenez la gendarmerie, cela vaut mieux.

**

Jacques Savigny avait trop l'habitude des affaires criminelles pour ne pas être prodigieusement intéressé par tout cela, et chercher des réponses à d'autres questions. Quel était le mobile de cette tentative d'assassinat ? Y avait-il dans le parc des traces révélatrices ? Et, enfin, pourquoi un petit soldat de plomb

de la Première République était-il joint à l'arme du crime? Pourquoi un archer à cheval du xiv^e siècle gisait-il dans le fourré, en bordure de la route, avec la bicyclette abandonnée?

Une heure après le retour à l'auberge, sentant en sûreté, dans sa chambre, le journal sanglant renfermant le poignard, Jacques Savigny se rendit, seul, d'un bon pas, à Doménil, à la gendarmerie. Il se fit connaître, montra son coupe-file, et eut la chance de tomber sur un fonctionnaire de la banlieue de Paris qui avait été récemment nommé dans ce coin des Vosges et qu'il avait eu l'occasion de rencontrer souvent au cours d'affaires criminelles. Ainsi le jeune journaliste, au comble de la joie, obtint-il l'autorisation de se joindre aux enquêteurs, l'autre objectant cependant :

— Pas aujourd'hui. L'enquête est confiée au brigadier Farzan, que je vous présente. Vous l'accompagnerez demain seulement à *Maison-Morte*. Et surtout, soyez discret, effacé; bref, n'attirez pas sur vous, outre mesure, l'attention des occupants de la maison, qui pourraient s'étonner et protester contre votre présence là-bas.

— Vous pouvez compter sur moi, dit Jacques.

Il sortit tout content, dans l'attente du lendemain, se demandant seulement comment il allait tuer la journée. Il résolut en tout cas d'aller rôder du côté de *Maison-Morte* pour faire connaissance avec les aîtres et, comme la matinée avançait, il remit cette petite expédition à l'après-midi.

Jacques Savigny allait sur la route, allégrement. Il ne pleuvait pas, mais le temps restait triste, un temps d'automne humide et pénétrant. Il y avait un mystère à éclaircir, une énigme à déchiffrer, et il était heureux de s'en occuper. Sans que cela diminuât en rien la sympathie qu'il était prêt à montrer pour le brigadier Farzan, il ne pensait pas que celui-ci fût suffisamment habile pour démêler un tel écheveau. Au reste, il fallait reconnaître, en toute impartialité, que la gendarmerie ignorait, sinon la sortie matinale de M^u de Myzaines, du moins la perte qu'elle avait faite sur la route — perte peut-être intentionnelle — de l'arme du crime ensanglantée.

Jacques allait...

Il était un peu plus d'onze heures du matin. Le soleil, pâle, était une boule rouge au cœur de la brume. Quelques paysans passaient sur la route.

Laissant derrière lui Doménil, le jeune homme regagnait l'auberge du *Grand-Chêne*, en songeant — avec peut-être un peu trop d'insistance — à l'énigmatique Odile.

Comme il dépassait l'endroit où, quelques heures auparavant, il avait couru avec Pierre Josselain derrière la demoiselle de *Maison-Morte*, le souvenir récent du vélo-moteur lui revint. Il se ravisa, fit demi-tour, écarta les ronces du fossé, regarda et poussa un petit cri d'étonnement : *le vélo-moteur avait disparu!*

Il n'était plus là, à cette place qu'on lui avait choisie. On était venu le reprendre. Qui, sinon M^{me} de Myzaines? Mais, alors, cette dernière n'avait donc pas été enlevée, comme tout le laissait supposer?

— Ça commence à se corser!... murmura, pour lui seul, Jacques Savigay.

Et, jouant machinalement, une main dans la poche, avec les deux petits soldats de plomb, il regagna l'auberge du *Grand-Chêne*, la tête basse, à pas lents, s'efforçant de classer ses pensées en bon ordre, et ne pouvant certes imaginer ce qui allait advenir!...

..

— Il faut te rendre à la Clairière des Merles, Pierre,

— Mais *elle* ne viendra pas!...

— On ne sait jamais!...

C'était le début de l'après-midi. Les deux amis devaient cordialement au fond de la petite salle de l'auberge, où ils se trouvaient seuls. Le son de leurs voix ne pouvait porter au delà de la porte ouverte, par laquelle on apercevait M^{me} Josselain vaquant dans sa cuisine à des occupations immuables, ne pouvant demeurer une minute en place ni prendre jamais une seconde de repos, et Odile qui tricotait, au coin du feu, jetant parfois un regard en dessous, sans avoir l'air de rien, du côté des deux jeunes gens. M. Josselain faisait sa sieste dans sa chambre, au premier étage.

Le temps s'était « rangé », comme disaient les bonnes gens du pays. Le ciel restait sans clarté, mais une sorte de réverbération blême tombait sur les feuillages mouillés. La terre séchait, lentement. On pouvait espérer du soleil.

— Il faut te rendre à la Clairière des Merles, répéta Jacques Savigny, sans conviction aucune.

Mais son ami lui faisait pitié, et il cherchait pour lui un dérivatif. Malgré le peu de chances qu'il y avait pour que Raymonde de Myzaines se rendit à ce rendez-vous, mieux valait qu'il l'attendit là-bas que de se morfondre à l'auberge du *Grand-Chêne*, sous le regard inquiet de sa tante et celui, indéfinissable, d'Odile.

— Viendras-tu avec moi? questionna Pierre Josselain.

Le journaliste haussa les épaules, rétorqua avec un bon sourire :

— Ma place ne me paraît pas indiquée à ce rendez-vous d'amour, mon vieux!..

— Aujourd'hui, ça n'est plus la même chose.

— Si. Ainsi sauras-tu — en admettant que M^{me} de Myzaines s'y trouve — ce que M. de Myzaines pense exactement du mariage éventuel de sa nièce avec toi. Moi, j'irai me promener...

— Où cela?

— Je ne sais pas... Dans la campagne...

La pensée de Jacques était d'aller inspecter les abords de *Maison-Morte*, mais il jugeait inutile de mettre Pierre au courant de ce projet.



Le rendez-vous à la Clairière des Merles était pour cinq heures, l'on s'en souvient. A quatre heures de l'après-midi, Jacques Savigny serra la main de Pierre Josselain et s'enfonça, tout seul, dans le bois de Tancia. Ça n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il le faisait, depuis son arrivée dans la région, en touriste curieux, et il avait eu déjà l'occasion d'entrevoir la Clairière des Merles, vaste espace défriché en plein milieu du bois, d'autant plus aisément reconnaissable

qu'il était le seul de ce genre en ce lieu, et que l'unique sentier le traversait en droite ligne. Mais le jeune homme n'avait jamais poussé au delà, c'est-à-dire jusqu'à *Maison-Morte*. Il allait le faire aujourd'hui.

L'automne mettait des tons charmants sous le couvert du petit bois. Des brindilles et des branches mortes craquaient sous les pas, et, par endroits, le pied s'enfonçait dans la terre détrempée. Les buissons et les ronces accueillaient encore des gouttelettes d'argent, qui seraient longues à s'évaporer, car une humidité pénétrante régnait dans le sous-bois, accentuée encore par d'épaisses couches de mousse.

Jacques suivait d'un pas lent, en fumant une cigarette, le petit sentier que le long crépuscule de la saison morose déjà nimbait de violet, et sur lequel apparaissaient clairement des traces de roues de bicyclette. C'était par là que, le matin même, était passée M^{me} de Myzaines, avant de déboucher sur la route nationale et de dépasser l'auberge du *Grand-Chêne*.

Le journaliste parvint ainsi à la Clairière des Merles, absolument déserte. Il tira sa montre. Les aiguilles indiquaient quatre heures et demie.

Jacques Savigny dépassa la Clairière des Merles, et bientôt il s'arrêta devant un grand mur gris, qui s'élevait en plein bois, et que le sentier longeait. C'était le mur d'enceinte de *Maison-Morte*, celui qui se trouvait, en quelque sorte, tout au fond de la propriété. Il avait été jadis hérissé de tessons de bouteilles, à cause des maraudeurs, mais les aspérités de verre n'étaient plus guère que souvenir. Il était tout à fait facile d'escalader ce mur, et Jacques Savigny s'en rendit compte en le tentant sans vergogne.

Il était suffisamment rompu, par sa vie active et une pratique assidue des sports, aux exercices physiques, pour y parvenir aisément. Bientôt, il fut à califourchon sur le mur, et il put embrasser d'un coup d'œil attentif toute l'étendue du domaine. Il devenait inutile désormais qu'il poursuivît plus avant sa route pour risquer de se faire remarquer avant une visite officielle avec la gendarmerie, et pour le seul plaisir de contempler de plus près un vieux portail rouillé qu'il entrevoyait, là-bas, très loin, vraiment

très loin, entre des découpures de feuillages clairsemés.

Jacques regardait de tous ses yeux. Le mur gris décrivait un vaste quadrilatère, lequel n'était pas, géométriquement, d'une régularité parfaite. D'abord dans le bois, puis ensuite en bordure de la route, et à la lisière du bois même. La maison était tout à fait du côté de la route, à quelque distance du portail, et l'immense parc dont Jacques voyait le fond s'étendait entièrement derrière elle.

Les frondaisons dénudées permettaient d'entrevoir l'habitation, aux murs lépreux tout tapissés de lierre. Du parc qui, par endroits, demeurait en friches et n'apparaissait vraiment cultivé que dans les parages immédiats du corps de bâtiment, montait une humidité glaciale. Il y avait un étang, et c'était surtout cela que Jacques regardait, parce que l'étang confinait au mur du bois, et qu'il se situait presque exactement au-dessous de lui. Des nénuphars larges et jaunâtres pourrissaient sur l'eau verte, toute marbrée de mousse. Une vieille barque à demi pourrie était amarrée à un piquet sur la rive opposée. Le mécanisme rouillé d'un jet d'eau qui ne fonctionnait plus depuis longtemps émergeait de l'eau putride, et des feuilles mortes flottaient alentour, apportées par le vent. C'était sinistre.

Son regard se porta plus avant, et se fit perçant pour fouiller du côté de la maison. Il ne vit d'abord rien autre que les rectangles des fenêtres closes, dont les rideaux étaient tirés; et, d'ailleurs, la distance l'eût empêché d'examiner quoi que ce soit à travers les vitres. Puis, une porte au rez-de-chaussée s'ouvrit, qui devait être celle de l'office, et Jacques entrevit une grosse femme porteuse d'un panier de légumes, qui gagnait un réduit voisin, y déposait son fardeau, revenait dans sa cuisine et refermait la porte; sans aucun doute s'agissait-il d'Angèle Desthieux, qui ne l'avait pas aperçu.

Jacques resta encore un bon quart d'heure juché sur le mur, et il n'entrevit rien de nouveau, sinon l'uniforme d'un gendarme. Il en conclut que la police locale avait commencé son enquête et que les pan-

dores se trouvaient de l'autre côté, vers le portail et la route.

Ce fut tout. Le jardinier Pascal ne se montra pas, ce qui valait beaucoup mieux pour le journaliste intrépide, qui, si bien dissimulé qu'il fût par la distance et les branches, eût peut-être été découvert, et M^{me} de Myzaines ne parut pas davantage. Cette dernière avait-elle regagné *Maison-Morte*?

Jacques était persuadé du contraire. Il avait assez surveillé la route, sans y paraître, depuis le matin, et il eût fallu que la jeune fille effectuât un très long détour pour atteindre l'habitation par un autre lieu que par le bois.

Quant au maître de maison, il devenait facile de l'imaginer gisant sur son lit, dans le calme de sa chambre à coucher, et probablement fort abattu par la fièvre causée par sa blessure, que l'on disait grave.

Jacques sauta lestement à bas du mur et reprit sa route à travers bois, un peu au hasard. Il dépassa une petite porte grillagée, qui s'ouvrait dans le mur de la propriété, et les traces très caractéristiques de roues de bicyclette dans la terre humide, qui s'arrêtaient là en avant du sentier, lui permirent de se faire cette réflexion rationnelle :

— C'est par cette porte que M^{me} de Myzaines entrait et sortait, ce qui lui évitait un long contour et la traversée d'une partie du bois.

Car *Maison-Morte* était ainsi située que le parc s'encastrait dans le bois de Tancia en majeure partie. On ne pouvait rêver endroit plus sauvage, plus retiré et plus lugubre, surtout pendant la mauvaise saison!

Le journaliste rebroussa donc chemin, reprit le sentier et atteignit bientôt la Clairière des Merles.

Alors, sa bouche s'ouvrit pour lancer un appel joyeux. Il venait d'entrevoir, sous le vol lourd d'un oiseau noir, son ami Pierre Josselain, qui attendait, d'un air consterné, et probablement en vain.

Jacques allait crier lorsque, tout à coup, il y eut un frisson dans les feuilles, un frémissement parmi les ronces, là, en face de lui, à cinq ou six mètres à peine, et M^{me} de Myzaines apparut!..

Pierre s'élança vers elle.

Mais la jeune fille ne vit que Jacques, d'abord. Elle s'arrêta, interdite, et devint toute pâle.

Tout se passa très vite.

Pareille à une biche surprise, Raymonde de Myzaines fit un bond en arrière, et, sans un cri, sans un mot, ne se souciant plus du tout de Pierre, qui tendait dans sa direction des bras suppliants, elle battit en retraite. Elle tenait à la main quelque chose, un petit paquet minuscule, et elle se mit à courir, dans la direction de la petite porte du parc. Pour cela, elle dut passer presque devant Jacques, sidéré; mais elle allait si vite qu'il n'eut pas le loisir, ni le sang-froid, d'étendre la main pour l'arrêter.

En dix enjambées, M^{me} de Myzaines eut atteint la petite porte du parc, que Jacques remarqua cette fois entr'ouverte. Elle s'engouffra dans l'ouverture béante et repoussa le panneau rouillé, qui grinça de tous ses gonds. Lorsque Jacques Savigny parvint à cet endroit, il ne put que coller son visage contre les barreaux, pour voir disparaître, là-bas, très loin, du côté de l'office, une silhouette claire dans la nuit qui venait; la fugitive en personne.

— Eh bien!... marmotta-t-il, voilà une jeune fille bien farouche, ou je ne m'y connais guère!...

Pierre Josselain, qui l'avait rejoint, l'entendit.

— Tu n'aurais pas dû te montrer... C'est toi qui l'as effrayée!...

Il y eut un petit silence. Pierre Josselain avait envie de pleurer. La nuit tombait sur le bois de Tancia. Les merles ne sifflaient plus dans la clairière à laquelle ils avaient donné leur nom. Tout était calme et reposant. On n'entendait rien. Et, soudain, il y eut un picotement imperceptible, quelque chose qui recommençait et qui n'en finirait plus: la pluie sur les feuilles.

— Rentrons!... dit Jacques. Nous n'avons plus rien à faire ici...

A ce moment, son pied heurta un objet dur; il se pencha et reconnut le petit paquet que la demoiselle de *Maison-Morte* tenait entre ses doigts crispés, et qu'elle avait laissé échapper en tirant la porte sur elle.

Il déplia un morceau de papier-journal, *et il vit trois soldats de plomb.*

Il émit un sifflement de surprise.

Pierre Josselain ouvrait de grands yeux.

— Trois mousquetaires, commenta le journaliste. L'un à pied, qui ressemble un peu à un arquebusier : mousquetaire d'infanterie de 1572. Oui, oui, Pierre, j'ai étudié quelque peu la question... Les deux autres sont à cheval. Voici, avec sa cape retombant sur ses épaules, son jabot de dentelle, sa perruque frisée et son chapeau à plumes, un mousquetaire de la Maison du Roy, sous Louis XIV. Quant au troisième, dont le casque rappelle un peu ceux de nos cuirassiers, c'est un mousquetaire de la Maison du Roi sous la Restauration.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? hoqueta Pierre Josselain.

Jacques Savigny alluma une cigarette et répondit dans un sourire :

— Que M^{lle} de Myzaines a lu Alexandre Dumas, sans doute!...



Il faisait grand nuit lorsque les deux amis sortirent du bois de Tancia, sans avoir échangé une parole de plus.

La lune se montrait derrière les nuages, dans un ciel noir et moutonneux. Un chien hurla, très loin, dans une ferme isolée. Les lumières de Doménil, rares et pâles, dansaient dans la brume. Et la pluie tombait, plus que jamais, sans arrêt, interminablement!...

Les deux jeunes gens rentrèrent à l'auberge, où ils prirent l'apéritif, que leur servit Odile sans les regarder.

CHAPITRE IV

JACQUES RENDRA LE COUTEAU A QUI L'A PERDU...

Ce fut le lendemain matin que Jacques Savigny, un petit sourire flottant sur ses lèvres, franchit le seuil de *Maison-Morte*.

La maison n'était pas plus agréable vue de très près que de très loin, au contraire. C'était une grande bâtisse sombre et humide, qui ne comportait qu'un étage, un rez-de-chaussée et des combles, mais qui s'étirait sur une vaste étendue. Dans l'aile nord étaient situées les chambres de Raymonde et du jardinier, et, dans l'aile opposée, logeaient M. de Myzaines et la vieille cuisinière. De nombreuses pièces n'étaient pas habitées. Celles qui étaient occupées avaient un ameublement désuet, disparate, qui comportait cependant de fort beaux meubles.

Le brigadier Farzan, la veille, avait déjà réuni les principaux éléments de son enquête. Aussi les fastidieux interrogatoires furent-ils évités au journaliste, qui avait tout le loisir par la suite, en conversant avec la police, de réunir leurs éléments. Et Jacques ne pouvait s'empêcher de songer, avec une pointe de remords :

« Je ne joue pas franc jeu. Je détiens l'arme du crime, et je sais qu'elle fut en possession longtemps de M^{lle} de Myzaines. »

Cependant, il conservait ce secret, du moins pour le moment. A quelle pensée obéissait-il en agissant ainsi ? Peut-être était-ce déjà mû par un sentiment de pitié vis-à-vis de Pierre Josselain.

Ce dernier faisait peine à voir, et, à l'heure actuelle, il dormait dans sa chambre de l'auberge du *Grand-Chêne*, évitant les conversations et peut-être désireux de ne pas rencontrer Odile dans l'ombre d'un corridor.

Lorsque Jacques Savigny franchit, à la suite du brigadier Farzan, le seuil de la chambre de M. de Myzaines, ce dernier était toujours alité. C'était un vieillard très maigre, aux cheveux tout blancs, mais rares, avec un regard encore vif, et que l'immobilité forcée, consécutive à sa blessure, énervait prodigieusement. Il eut un geste aimable en voyant reparaitre le policier, et ne parut prêter aucune attention au journaliste qui l'accompagnait.

La première chose qu'aperçut Jacques — et son cœur se mit soudain à battre à grands coups — fut un grand carton étalé sur le lit, et qui abritait de multiples soldats de plomb, appartenant à toutes les armes, pour la plupart des époques disparues. Il y avait d'au-

tres cartons similaires dans des vitrines, le long des murs.

M. de Myzaines ne jouait pas, mais classait ses chers trésors, car il était enragé collectionneur de soldats de plomb. Et, en ce moment, il alignait, avec des gestes précautionneux, une série d'archers à cheval du xiv^e siècle. Machinalement, Jacques les dénombra du regard, et il en compta onze, ce qui faisait un drôle de compte!... Et, instinctivement encore, sa main se porta à sa poche, où il sentit le douzième archer, celui qui manquait indubitablement à la collection, et qu'il avait trouvé dans le fossé bordant la route, près du vélo-moteur culbuté.

— Je vous ai déjà dit tout ce que j'avais à vous dire, brigadier, fit M. de Myzaines d'un ton las. Je ne sais pas comment, par ma fenêtre ouverte, la nuit tragique, l'homme masqué a pu s'introduire ici, ni quel but il poursuivait. Il m'a porté un furieux coup de couteau, puis il a disparu aussi vite qu'il était venu.

— Quelle heure était-il?

— Deux heures du matin.

— Vous n'étiez pas couché?

— Non, je rangeais mes soldats.

Jacques lança impulsivement :

— *Les archers du roi?*

M. de Myzaines lui décocha un regard soutenu, puis lui dit :

— Vous vous intéressez aux soldats de plomb, monsieur? Et d'abord, qui êtes-vous?

— Un journaliste de Paris.

— Alors?

— Pardonnez ma curiosité : je vous demandais seulement si, lorsque vous fûtes assailli par l'homme masqué, vous classiez vos archers du roi ou bien d'autres soldats?

— Je rangeais dans leur carton, où vous pouvez les voir, des soldats de la Première République, répondit M. de Myzaines dans un bâillement.

Il se sentait très las et il avait sommeil. Le brigadier Farzan déclara qu'il allait se retirer. Au moment de le faire également, Jacques jeta un coup d'œil sur les soldats de la Première République qui, rangés en bon ordre, occupaient toute une vitrine. Il en avait un

dans sa poche, de ceux-là aussi : celui qui accompagnait le poignard ensanglanté, le premier soldat de la série.

Les deux hommes sortirent. M. de Myzaines avait inspiré pitié à Jacques Savigny, tant il paraissait souffrir, se raidissant contre la douleur et supportant des interrogatoires successifs apparemment sans conclusion. Il imaginait l'existence quotidienne, monotone à l'extrême, du vieillard, dans cette maison perdue, avec la seule compagnie de ses soldats de plomb, douce manie bien pardonnable.

Le brigadier Farzan dit à Jacques :

— Il paraît que la veille du crime, ou plutôt quelques heures avant que celui-ci fût commis, c'est-à-dire vers onze heures du soir, M^{me} de Myzaines se trouvait dans la chambre de son oncle, et les domestiques ont perçu les échos d'une dispute entre eux. Puis M^{me} de Myzaines est sortie en claquant la porte, laissant le vieillard ranger ses soldats de plomb. Pous-sée par la curiosité, la cuisinière est venue demander à son maître s'il n'avait besoin de rien. Il lui a répondu négativement. Il allait fort bien à ce moment-là, ne portant *aucune blessure*.

— Aucune, vous en êtes sûr, brigadier?

— *Absolument certain*.

— Dans ces conditions, M^{me} de Myzaines est hors de cause.

Le brigadier Farzan éclata d'un gros rire :

— Hors de cause certainement, vous pouvez le dire, mon ami!... L'homme masqué n'est venu que quelques heures après.

— Oui, l'homme masqué...

— L'assassin a laissé des traces dans le parc, dont la terre meuble et humide recueillit aisément les empreintes. Je les ai relevées et je m'occupe de les identifier. Je voudrais maintenant dire quelques mots au jardinier.

Jacques Savigny réfléchissait avec intensité. Des soupçons naissaient dans son esprit, et il resta seul dans le parc, à faire quelques pas. Comme il se dirigeait vers l'étang, tout à coup il sursauta, sentant un objet rond qui roulait sous son pied. Il se baissa pour le ramasser et étouffa une exclamation de stupeur :

c'était encore un soldat de plomb, un grenadier de la Garde.

— Ah ça! balbutia-t-il. Il y en a partout!... Drôle de manière pour un collectionneur de traiter ses pièces précieuses!...

Et il ajouta d'une voix grave :

— On dirait qu'on a cherché à le jeter dans l'étang.

Le petit soldat de plomb alla rejoindre les autres dans la poche de Jacques Savigny, et le jeune homme s'écarta de la masse d'eau putride, en répétant avec une conviction soudaine :

— Oui, c'est cela : *quelqu'un a voulu noyer le grenadier de la Garde!*... C'est comique, en vérité, de noyer un soldat de plomb!...

Il s'arrêta, tira son calepin de poche et écrivit quelques mots sur une page vierge. Il les relut ensuite avec satisfaction :

Un archer du roi à cheval, époque du xiv^e siècle.

Un soldat de la Première République (à pied).

Trois mousquetaires du roi (Louis XIV et Restauration), (deux à cheval et un à pied, de 1572).

Un grenadier de la Garde (dans l'eau, ou à peu près!).

Lorsqu'il releva la tête, il vit là-bas, derrière les vitres d'une fenêtre de l'aile nord de la maison grise, un visage convulsé qui le regardait, avec une expression d'inquiétude, presque d'épouvante; et il reconnut M^{me} de Myzaines.

**

Jacques Savigny rejoignit le brigadier Farzan, qui lui dit :

— Le jardinier est sorti, malgré la défense que j'en avais faite à tous les occupants de la maison. Il paraît qu'il avait des courses urgentes à faire à Hennezel, et il sera rentré dans quelques instants. Voulez-vous voir la cuisinière?

Le jeune homme eût sans doute préféré être mis en présence de la nièce de la victime. Mais il n'osa pas contrarier l'obligeant policier, et il le suivit jusqu'à l'office.

Angèle Desthieux renouvela ses déclarations de la veille :

— La nuit tragique, comme je redescendais après avoir été demander à mon maître s'il n'avait besoin de rien, j'ai rencontré le jardinier vers la remise. Il a paru fort troublé. La remise aux outils, c'est son domaine. Il y bricole fréquemment. Il m'a dit qu'il allait se coucher.

— Et vous, vous ne l'étiez pas, couchée?

— Non, monsieur.

— Pourquoi?

— Parce que je venais de faire une infusion à M^{lle} Raymonde. Elle avait la migraine. Chère petite demoiselle, je l'aime de tout mon cœur. J'ai été sa nourrice, vous savez!...

— M^{lle} de Myzaines, dit Jacques, n'a pas beaucoup de distractions ici?

La cuisinière leva les bras au ciel :

— Bien sûr que non! Sauf les visites de l'abbé Dargoire, le curé de Doménil, qu'elle lui rend parfois à son petit presbytère, nous ne voyons jamais personne.

— Mais elle se promène dans la campagne? Pourquoi a-t-elle fait adapter récemment un moteur à sa bicyclette?

— Si vous croyez qu'elle se promène pour son plaisir!... Elle a fait faire cette transformation de vélomoteur à cause de Monsieur, qui l'envoyait acheter à Epinal ses réassortiments pour ses collections de soldats. Et cela finissait par trop la fatiguer, de pédaler sur les routes!...

— Ah!... Y a-t-il longtemps que M. de Myzaines a fait une dernière acquisition?

— La semaine dernière.

— De quoi s'agissait-il?

— Douze archers à cheval.

Le brigadier Farzan prit Jacques par le bras et l'entraîna en grommelant :

— Ne vous occupez donc pas des soldats, mon ami, et ne me faites pas perdre mon temps, ni celui de personne ici! Constatons une seule chose; c'est que, à deux heures du matin, la nuit de la tentative de meurtre, personne ne dormait à *Maison-Morte*. La cuisinière soignait la jeune fille qui avait la migraine, et le jardinier était dans le parc, vers la remise aux outils. Etrange!... Dès lors, j'ai l'impression que

l'homme masqué à dû rentrer comme chez lui, parce que *quelqu'un lui ouvrit*, tout simplement.

— Et moi, rétorqua Jacques doucement, *je pense aux archers du roi...*

— Allons questionner M^{lle} de Myzaines!...

Mais, à ce moment, le brigadier fut informé du retour du jardinier, et c'est vers celui-ci qu'il dirigea ses pas.

— D'où venez-vous? questionna-t-il. De Doménil?

— D'Hennezel, monsieur le brigadier. J'avais des courses à faire.

— C'est possible; en tout cas, j'avais bien recommandé que personne ne sortit d'ici aujourd'hui...

Pascal semblait mal à son aise. C'était ce qui dominait en lui, et ne pouvait échapper à Jacques ni au brigadier de gendarmerie : *l'embarras*. Il tournait et retournait sa casquette entre ses gros doigts.

— Que faisiez-vous, la nuit où l'on tenta d'assassiner voire maître, dans la remise aux outils?

Il parut un instant surpris, puis répondit avec calme :

— Rien. Je veillais... M. de Myzaines m'avait toujours recommandé de faire attention aux braconniers, et comme, cette nuit-là, je n'avais pas sommeil, je suis descendu faire un tour dans le parc; mais je n'étais pas plus vers la remise qu'ailleurs... Qui vous a dit cela?

— Ce n'est pas à vous de me poser des questions, Pascal, rectifia doucement le policier. Toutefois, je vais vous répondre à celle-ci : c'est Angèle Desthieux.

— Si vous écoutez la cuisinière!... Elle a la tête complètement tournée depuis cette affaire, parce qu'elle adore la demoiselle, et...

Le bonhomme s'interrompit, comme quelqu'un craignant d'en avoir trop dit. Le brigadier eut un mince sourire, et il ne poursuivit pas plus avant. Pascal s'estima libéré. Il se retira en marmottant quelques mots inintelligibles, et Jacques commenta :

— Cet homme n'a pas la conscience tranquille. Je me demande ce qu'il a bien pu aller faire de si urgent à Hennezel, et j'ai bien envie d'y aller voir.

— Bonne idée, mon garçon. Cela me rendra service.

— Je vais chercher une bicyclette. Ou, mieux encore, le vélo-moteur de la jeune fille de la maison. Elle ne refusera pas sans doute de me le prêter pour une heure ou deux.

— Nous allons le lui demander.

Les deux hommes se dirigèrent vers l'aile nord de *Maison-Morte*, et, tout en marchant, le brigadier, d'un air profondément absorbé, répéta la déposition du jardinier :

— « La cuisinière est affolée par la tentative de meurtre commise sur son maître, *parce qu'elle aime tendrement la jeune fille*. » Qu'est-ce à dire? Hum!...

Il achevait ces mots, lorsque Raymonde de Myzaines parut, quittant sa chambre pour venir à leur rencontre. C'était la première fois que Jacques la voyait de si près. Elle lui apparut d'une beauté altière, un peu froide. Mais, ce jour-là, elle était livide, et un léger tremblement agitait sa bouche. Ses beaux yeux fuyaient le regard des deux hommes, surtout celui de Jacques, qui ne s'expliquait guère comment il pouvait terroriser ainsi la jeune fille. N'était-il pas un inconnu pour elle, ou presque? Ce n'est pas en passant, l'autre matin, à vive allure devant Pierre et lui, qu'elle avait pu particulièrement le remarquer. Et pourtant, elle avait pris la fuite à son approche, dans la Clairière des Merles; et, maintenant, elle cherchait à l'éviter, préférant visiblement s'adresser au brigadier.

C'est alors que se produisit un petit coup de théâtre.

Le brigadier Farzan tira de sa poche un fin mouchoir brodé, marqué d'une initiale R, et qui était tout ensanglanté. Le sang séché avait tordu l'étoffe en une petite boule informe, et Jacques fut dix secondes avant de voir de quoi il s'agissait.

M^{lle} de Myzaines devint plus blanche encore, et elle dut s'appuyer à la rampe de l'escalier pour ne pas tomber. Le journaliste songea : « Ce brave brigadier avait son petit secret, lui aussi!... Voici une trouvaille d'importance. Que serait-ce si je le mettais au courant de l'incident du poignard sur la route?... Mais je m'en garderai bien, du moins pour le moment présent!... »

C'était un sentiment de pitié — il n'y a pas d'autre mot — qui, en cet instant, guidait Jacques Savigny,

car Raymonde de Myzaines, maintenant, lui lançait un regard désespéré, presque suppliant.

— Mademoiselle, dit le brigadier, pardonnez-moi d'avoir perquisitionné dans votre chambre à votre insu, mais je dois vous dire que j'y ai trouvé ce mouchoir. Vous appartient-il? Le reconnaissez-vous?

— Je le reconnais, balbutia la jeune fille.

— Pourquoi est-il taché de sang?

— L'autre nuit, j'ai souffert de migraine. J'y suis sujette. Et toujours la migraine s'achève pour moi par un abondant saignement de nez. Voilà pourquoi vous avez pu trouver ce mouchoir taché de sang dans ma chambre.

Le brigadier Farzan fit un signe approbateur de la tête. Il resta là, près d'une minute, sans rien dire, immobile, plongé dans ses réflexions. Puis, il fit demi-tour brusquement et s'en alla, plantant là les deux jeunes gens face à face, en disant seulement :

— Je vous remercie, mademoiselle, mais je n'en crois rien!...

A peine eut-il disparu que la demoiselle de *Maison-Morte* esquissa le mouvement de reprendre l'escalier pour regagner sa chambre, après une brève inclinaison de tête à l'adresse de Jacques. Celui-ci l'en empêcha. Il posa la main sur son bras et lui dit avec douceur :

— J'aurais un service à vous demander, mademoiselle.

— Tout à votre disposition, répondit-elle du bout des lèvres.

Mais il la voyait qui tremblait, et il devinait combien elle appréhendait ce qu'il allait lui dire.

— Mademoiselle, j'aurais une course à faire dans le pays, et je désirerais emprunter votre vélo-moteur...

Elle laissa échapper un soupir de soulagement : ce n'était que cela!... Elle répliqua avec empressement :

— Mais certainement... Vous n'avez qu'à le prendre dans la remise.

Jacques hésitait. Elle allait disparaître. Il plongea la main dans sa poche, brusquement, et il en tira le soldat de la Première République, qui était encore taché de sang. Il le lui tendit, en disant :

— Reconnaissez-vous ceci?

Elle inclina la tête sans se troubler.

— Oui, c'est un des innombrables soldats de plomb des collections de mon oncle.

— Et c'était précisément les soldats de la Première République que M. de Myzaines s'occupait à ranger en bon ordre *lorsqu'il fut attaqué* ! Savez-vous où j'ai trouvé celui-ci ?

— Non.

Jacques brûla ses vaisseaux :

— Le matin qui suivit la tentative de meurtre, une jeune fille charmante sortait du bois de Tancia, à vélomoteur. Un paquet chut, qui renfermait un poignard ensanglanté, avec le soldat. Voilà. Puis la jeune fille disparut au premier détour de la route, et le véhicule fut retrouvé dans le fossé *avec un archer à cheval*.

M^{lle} de Myzaines ouvrit de grands yeux et son esprit s'hypnotisa sur ces derniers mots :

— Ah ! il y avait un archer à cheval ?

— Oui, *le douzième*. Celui qui manquait à la série que votre oncle vous avait chargée d'acheter à Epinal. Et la présence du couteau ? Comment l'expliquez-vous ?

Elle fit deux pas en arrière :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Puis elle éclata, rageuse :

— A la fin, que me voulez-vous, journaliste du diable ? Vous êtes là qui rôdez dans la maison comme un oiseau de mauvais augure ! Ne niez pas : je vous ai aperçu de ma fenêtre, à califourchon sur le mur du fond du parc.

Jacques accusa le coup, comme l'on dit en langage sportif, mais il ne répliqua pas tout de suite. Il pensait à tous les soldats de plomb qui s'échelonnaient d'un bout de l'aventure à l'autre.

M^{lle} de Myzaines monta trois marches, très digne. Le jeune homme serra les poings, puis il gronda ::

— C'est bien. Demain, mademoiselle, j'aurai l'honneur de vous rendre ce poignard que vous avez perdu...

Il la quitta sur cette déclaration qui parut la laisser indifférente, et il gagna la remise.

Là, il prit le vélomoteur, et s'élança sur la route d'Hennezel.



Une heure plus tard, il était de retour, résumant pour le brigadier Farzan :

— Voilà. A Hennezel, le jardinier Pascal devait de l'argent à un garagiste, une dette criarde et ancienne, du temps où il possédait une motocyclette, dont il se débarrassa plus tard, à la suite d'un accident. Et il a quitté *Maison-Morte* dans la journée, malgré votre interdiction, uniquement pour aller régler cette dette.

— Le vol ne fut pourtant pas le motif de cette tentative de meurtre à *Maison-Morte*, marimotta le policier. Rien n'a disparu...

— *Pas même des soldats de plomb?*

— Je n'y ai pas songé. Il me paraît plutôt que l'homme masqué en voulait, pour une cause à définir, à sa future victime. C'est un drame de la vengeance. A charge de revanche, mon jeune ami. Vous m'apportez le renseignement Hennezel, et je vais vous en fournir un autre, qui vous servira pour rédiger votre article. Vous savez, les traces de pas masculins dans le parc?

— Oui, eh! bien?

— Elles sont identifiées.

— Ah!... fit Jacques, haletant. Et alors?

Le brigadier Farzan alluma sa pipe et répondit paisiblement :

— Ce sont les traces indéniables des pas de *Pierre Josselain*, le neveu des aubergistes du *Grand-Chêne*.

— Ce n'est pas possible!... hurla presque Jacques.

Tout tournait autour de lui, et il tremblait pour son ami.

Le brigadier lui fournit volontiers toutes les preuves de ce qu'il avançait, et Jacques s'en fut, les jambes coupées.



Jacques rentra au *Grand-Chêne* par le bois de Tancia. Au moment de franchir le seuil de l'auberge, il n'eut pas le courage d'affronter tout de suite Pierre Josselain, et il préféra faire quelques pas plus avant.

C'est ainsi qu'il se trouva bientôt à l'endroit de la route bordé d'un fossé où le vélo-moteur de M^{re} de Myzaines avait été déposé. Il y avait toujours dans le

sol boueux des empreintes très nettes de pneus d'automobile. Et cela était troublant.

Pouvait-on imaginer l'homme masqué arrivant ici en auto, ne voulant pas éveiller la présence des habitants de *Maison-Morte* par un stationnement sous ses murs, retrouvant son complice — Pierre Josselain; puis tous deux se rendant à la maison grise, dont quelqu'un leur ouvrirait la porte dérobée? Qui, sinon Raymonde? A moins que ce ne fût Pascal le jardinier, qui aurait touché pour cela la forte somme, comme l'indiquaient ses dépenses de la journée?... Eh! eh!... pourquoi non, après tout?..

— Cependant, grommelait Jacques en poursuivant ses investigations, il y a le douzième archer!..

Il ajouta entre ses dents :

— Dans l'histoire, les trois mousquetaires étaient quatre. Est-ce que les douze archers du roi seraient treize à la douzaine? Cherchons toujours!

Il disparut dans le fossé. Il y rampa. Il fouilla les ronces, la terre boueuse, et il poursuivit même ses recherches jusque sous la sorte de petit tunnel que formait tout près de là un petit passage pierreux permettant d'accéder au pré bordant la route, comme un pont minuscule enjambant le fossé.

Et, soudain, il poussa une exclamation de triomphe! Quelque chose brillait, là, avait un scintillement d'or pâle dans la grisaille générale. Il s'en saisit, persuadé d'avoir trouvé un autre soldat de plomb. Mais l'objet fut léger dans sa main qui tremblait; et lorsqu'il revint sur la route, il put reconnaître simplement une petite médaille.

Il l'essuya avec soin, et il y déchiffra bientôt ces mots gravés, suivis d'une date de naissance : *Raymonde de Myzaines*.

Il fit entendre alors un petit sifflement, et il reprit à grands pas le chemin du *Grand-Chêne*, en murmurant pour lui seul :

— Cela change tout!... Cette fois, je commence à comprendre. A nous deux, mademoiselle de *Maison-Morte*!..



Le jeune homme, en parvenant au *Grand-Chêne*, fut

soulagé d'apprendre que Pierre Josselain était sorti, s'étant rendu à Gruëy, aux provisions, avec son oncle. Les deux hommes étaient partis sur la petite voiture à cheval, et tout était tranquille à l'hôtel.

M^{me} Josselain épluchait des légumes. Odile essuyait des verres, et le regard qu'elle lança à Jacques, lorsqu'il rentra, n'échappa pas à celui-ci. C'était un regard éloquent, qui signifiait : « J'en sais plus long que toi, va!... » Du moins, le journaliste l'interpréta-t-il ainsi.

Comme elle lui servait une consommation dans la petite salle du fond, elle questionna :

— Vous avez fait une bonne promenade?

— Oui, répondit Jacques comme un défi. J'arrive de *Maison-Morte*.

— Tiens!... fit-elle en jouant l'étonnement. Je croyais que vous étiez allé à Doménil?

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce que je vous ai vu stationner sur la route il y a quelques instants.

D'un mouvement du menton, elle désignait l'endroit précis où Jacques s'était arrêté si longtemps à examiner les empreintes du stationnement d'une automobile.

— C'est vrai, reconnut-il. Je suis allé à Doménil, aussi.

Elle s'éloigna en se dandinant. Elle était délicieuse, à la vérité; délicieuse, mais inquiétante!...

Jacques s'ennuyait. De multiples réflexions se pressaient dans son esprit, et il ne les énonçait pas, n'ayant personne à qui le faire. Enfin, comme reprit par une idée obsédante, il se leva et gagna sa chambre.

En ouvrant la porte de celle-ci, il ricana, bien seul, se parlant à lui-même :

— Nous allons voir si M^{me} de Myzaines résistera autant à la vue du poignard qu'à celle du soldat de la Première République!...

Il ouvrit son armoire, retrouva le journal froissé et ensanglanté, et laissa échapper un cri de rage et de consternation : le papier était vide, — le poignard avait disparu!..

CHAPITRE V

L'HOMME DE L'AUTO...

— Je vous demande pardon, monsieur de Myzaines...

Le vieillard somnolait dans son fauteuil. Il allait un peu mieux, mais demeurait encore très faible. Angèle sortait de sa chambre avec un plateau vide, et, profitant de cette circonstance, Jacques Savigny venait de passer la tête et de lancer ces quelques mots.

Le maître de *Maison-Morte* fit signe au jeune homme qu'il pouvait approcher et lui parler, tandis qu'à la même seconde Angèle Desthieux lançait à Jacques un regard furibond et sifflait :

— Monsieur a besoin de repos...

— J'en ai pour une minute à peine, protesta le journaliste.

La nourrice de Raymonde de Myzaines haussa les épaules d'un air réprobateur, et s'en alla. Jacques attendit que l'écho de ses pas eût décré sur les marches de l'escalier pour se rapprocher davantage du blessé. Celui-ci le contemplait d'un regard torve. Il avait toujours les traits tirés, les yeux profondément cernés, et il devait se soucier peu, dans sa souffrance, de ses chères collections!.. C'était pourtant au sujet de celles-ci que Jacques se présentait à lui.

— Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur. J'ai trouvé dans le parc un soldat de plomb, et j'ai pensé qu'il vous appartenait. Alors, je vous le rapporte.

Ce disant, il lui tendait le grenadier de la Garde.

Le vieillard changea d'expression. Une lueur passa dans ses yeux fatigués, et il glapit :

— Où avez-vous trouvé cela?

— Dans le parc, vous dis-je. Près de l'étang.

— Près de l'étang? répéta l'autre d'un air soupçonneux.

— Oui, fit Jacques, sur un ton détaché. Il frôlait l'eau. On aurait dit qu'il n'y glissait pas par hasard. C'est comme si, en vérité, monsieur de Myzaines, quelqu'un avait essayé de noyer dans l'étang ce grenadier de la Garde.

Le blessé eut un brusque sursaut, si brusque que Jacques s'enquit :

— Qu'avez-vous, monsieur, vous souffrez?... Je m'excuse vraiment de vous importuner, et...

— Ne vous souciez pas de moi. Et merci.

M. de Myzaines prit le soldat et le posa à côté de lui, sur la table où d'autres étaient rangés.

— J'en ai encore un, dit Jacques.

Et il exhiba triomphalement le douzième archer du roi.

— Mais... fit M. de Myzaines, d'où sortez-vous celui-ci? Vous me l'avez dérobé, n'est-ce pas? J'en avais onze...

— Et vous en avez toujours onze.

Le vieillard put s'en rendre compte aisément, en les dénomb rant du regard. Il eut un sourire joyeux :

— C'est le douzième, vraiment, celui qui me manquait!... Comment vous remercier?

— Vous aviez égaré le douzième archer à cheval?

— Non, pas moi, mais ma nièce. Lorsqu'elle alla, la semaine dernière, acheter cette douzaine à Epinal, elle rentra à *Maison-Morte* avec onze archers seulement, navrée d'en avoir perdu un en route. Où avez-vous découvert celui-ci?

— Dans le parc, répondit Jacques, qui jugea inutile de parler du vélo-moteur dissimulé dans le fossé.

Puis il tira de sa poche le petit soldat de la Première République, qui était encore pollué de sang, et il le tendit à son interlocuteur. Cette fois, M. de Myzaines recula sa main, comme si un serpent s'était dressé devant lui, et il haleta :

— D'où le sortez-vous?

— Mais du parc...

— Ce n'est pas vrai.

— Je vous assure que si. Il y a même du sang...

Le vieillard l'interrompt, d'une voix soudain plus faible :

— Je suis très fatigué, monsieur. Ayez la bonté de me laisser reposer.

— Dois-je déposer le soldat de la Première République à côté des autres, dans le carton n° 3? questionna Jacques en s'inclinant.

— Non, c'est inutile, je n'en ai pas besoin. Emportez-le...

Et comme le jeune homme hésitait, M. de Myzaines répéta, soudain furieux :

— Emportez-le, emportez-le!...



Jacques n'insista pas et se retira, tirant la porte derrière lui. Mais il lui restait encore les trois mousquetaires, et il descendit à l'office, afin de s'enquérir de M^{lle} Raymonde.

— Elle est dans sa chambre... grogna Pascal.

Le journaliste, infatigable et surtout très patient, car il n'était plus très loin de la vérité, maintenant, alla frapper à la porte de la chambre de Raymonde de Myzaines. Lorsqu'il entra, sur une réponse brève, la jeune fille cousait, assise dans un fauteuil.

— Mademoiselle, je viens vous rendre votre bien. J'aurais voulu vous remettre certain poignard, mais vraiment, je ne le puis. Voyez comme la chose est étrange : on me l'a volé.

La demoiselle de *Maison-Morte* dressa la tête et fronça les sourcils. Puis elle eut un léger haussement d'épaules et dit :

— Vous recommencez comme hier, monsieur? Vous n'êtes vraiment guère charitable!... Vous devriez comprendre qu'après le drame qui s'est déroulé dans cette maison, ses occupants ont besoin de repos. Je vous répète que je ne comprends rien à ce que vous me dites.

— Et ceci? fit Jacques.

Et il posa sur la table, d'un geste bref, dans un claquement sec, le petit soldat de la Première République, ensanglanté.

Les pupilles de Raymonde de Myzaines si dilatèrent étrangement; mais elle hocha négativement la tête et fit :

— Vous pouvez garder ce soldat, monsieur. Je n'en ai que faire...

« Décidément, personne n'en veut! » songea Jacques.

— J'ai aussi les trois mousquetaires..., poursuivit-il.

— Ah! c'est vous qui avez les trois mousquetaires? fit-elle, le visage illuminé. J'étais désespérée de les avoir perdus!...

— Comme le douzième archer, sans doute?

— Qu'est-ce que vous dites?

— Rien. Nous en reparlerons une autre fois. Voici donc les trois mousquetaires. Les acceptez-vous, ceux-ci?

— Avec reconnaissance.

Et M^{lle} de Myzaines prit les petits soldats, qu'elle considéra avec une sorte d'attendrissement.

— Pourquoi alliez-vous les remettre à Pierre Josse-lain? Allons, soyez franche?... Vous aimez Pierre et il vous aime?

— Vous le savez?

— Il me l'a dit. Je suis son ami. Je ferai tout pour le sauver. Car vous n'ignorez pas le bruit qui court dans le pays : les traces de pas relevées dans le parc sont les siennes...

— C'est affreux!... gémit M^{lle} de Myzaines, se prenant la tête à deux mains.

Elle eut beaucoup de peine à ne pas éclater en sanglots. Puis elle déclara, d'une seule traite, comme désireuse de se débarrasser d'un lourd secret :

— Je vais vous dire la vérité, monsieur. Je devais pressentir mon oncle au sujet de notre mariage. Il ne connaît pas Pierre. Je n'ai pas eu le loisir de lui en parler longtemps, car, avant même que je l'eusse nommé, mon oncle me déclara que j'étais trop jeune encore pour qu'il consentît à mon mariage. Or, mon oncle est un enragé collectionneur de soldats de plomb. Il recherchait depuis longtemps ces trois mousquetaires. J'ai eu la chance de les découvrir à Epinal le jour où j'achetai, sur son ordre, les archers du roi, et j'en fis l'acquisition sur ma cassette personnelle, me réservant de lui en faire don pour le jour de sa fête, qui tombe après-demain. A la suite de notre conversation, j'imaginai de remettre à Pierre ces trois mousquetaires, afin que celui que j'aime pût se présenter à *Maison-Morte* sous un prétexte plausible, se donnant lui-même comme un collectionneur, et venant offrir cette pièce rare à mon oncle. Je pensais qu'ainsi les deux hommes eussent sympathisé et que, plus tard,

j'aurais eu plus de chance de plaider ma cause auprès de mon oncle. C'est pourquoi j'emportai les trois mousquetaires à la Clairière des Merles; mais il m'échappèrent des doigts, lorsque je rentrai précipitamment dans le parc.

Jacques avait écouté avec attention, et une lueur passa dans ses yeux, une petite lueur de triomphe. De plus en plus, il se rapprochait de la vérité.

— Pourquoi avez-vous pris la fuite ainsi, à la Clairière des Merles? interrogea-t-il.

La jeune fille répondit avec une franchise apparente :

— Parce que vous étiez là. Vous m'avez effrayée. Je vous avais déjà remarqué à califourchon sur le mur, et je ne savais pas que vous étiez l'ami de Pierre. Dites-moi que vous le sauvez?

Jacques allait répondre, lorsque, à sa grande confusion, la porte s'ouvrit, livrant passage au brigadier Farzan, qui grommela :

— Que faites-vous encore ici? Allons, venez avec moi!...

Il dut bien obéir et le suivre, laissant les trois mousquetaires sur la table de Raymonde, pour s'entendre, dans le corridor, dire ceci :

— Le coupable sera bientôt arrêté, mon ami. Je vous ai autorisé à venir une fois à *Maison-Morte*, mais non pas à y séjourner.

— Excusez-moi, brigadier.

Et, dès lors, Jacques n'insista pas.

Il ne lui restait plus maintenant que le petit soldat taché de sang de la Première République, dont personne ne voulait à *Maison-Morte*!... Il avait bien pourtant sa valeur comme les autres...



Le soir, Jacques retrouva Pierre Josselain. Il le prit à l'écart et lui dit :

— Pourquoi as-tu repris le poignard? *Pour le faire disparaître?*

— Moi?... protesta l'autre. Moi, j'ai repris le couteau? Jamais de la vie!... Je te donne ma parole que non!

Le journaliste ne put rien en tirer d'autre. Et il se sépara de son ami un peu en froid, avec la conviction que celui-ci mentait.



Jacques dina en solitaire. L'ambiance n'était pas gaie à l'auberge du *Grand-Chêne*. Et il vit bien qu'Odile, le servant, avait les yeux rougis.

— Vous avez pleuré, Odile?

— Non, monsieur.

Elle s'en alla, toute raidie, les dents serrées, l'air farouche.



Plusieurs heures s'écoulèrent.

Dans la cuisine, M^{me} Josselain avait l'air consterné, et son mari roulait des yeux furibonds. Qu'est-ce que cela signifiait? Le journaliste voulut en avoir le cœur net. Il s'approcha et interrogea d'un air détaché, mettant à profit l'instant où la petite servante traversait le jardin :

— Odile a du chagrin... Pourquoi a-t-elle pleuré?

Ce fut M. Josselain qui répondit dans un grognement :

— Elle pleurera bien davantage, si cela continue!... J'ai ai assez, moi, de sa manière de faire!... Le travail avant tout. La distraction ensuite. Voilà comme je suis!...

— Mais que voulez-vous dire?

— Odile pleure parce que je lui ai refusé sa liberté pour demain, sous prétexte que son amoureux sera de passage à Doménil.

— Elle a un amoureux?

— Mais oui. Un voyageur de commerce qui habite Epinal, et qui fait tout le département en automobile, pour une marque de vin apéritif. Il faut bien que jeunesse se passe!... Alors, parfois, mon Dieu, j'aurais Odile à prendre une heure ou deux de liberté, et il m'est même arrivé de lui accorder un jour de congé. Ils doivent se marier, paraît-il. Mais, cette fois-ci, j'en ai assez!... Odile est continuellement distraite. C'est

très joli, l'amour, mais il y a autre chose dans la vie!... Odile sortira dans huit jours, et pas avant! Ou bien, elle prendra la porte pour toujours!... C'est ce que je lui ai signifié tout à l'heure et qui a causé son chagrin.

— Connaissiez-vous le nom de l'amoureux d'Odile?

— Il n'y a pas de secret, répondit M^{me} Josselain. Il s'appelle Raymond Médard. Pourquoi me demandez-vous...

Le reste de ses paroles se perdit, car Jacques était déjà loin. Il avait repris à grands pas le chemin de Doménil.



Parvenu au village, il pénétra d'autorité à l'hôtel de la *Croix-d'Or*, le principal de l'agglomération, et demanda :

— Avez-vous vu M. Médard?

— Il sort d'ici, lui répondit la caissière. Son auto est encore sur la place.

Le journaliste avisa la voiture. Elle était vide. Il en examina attentivement les pneus, et c'est dans cette occupation que son propriétaire le surprit.

— Je vous demande pardon, dit Jacques, vous êtes bien M. Médard?

— C'est moi-même.

Raymond Médard était un jeune homme d'une trentaine d'années, très brun, l'air peu aimable pour qui ne le connaissait pas.

Jacques joua le tout pour le tout et mentit effrontément :

— C'est M^{me} Odile qui m'envoie... Vous savez, la servante du *Grand-Chêne*? Elle ne pourra pas vous rejoindre aujourd'hui, et elle me charge de vous prier, pour éviter toute altercation avec ses patrons, qui lui ont refusé une demi-heure de liberté, de ne pas passer prendre une commande, comme à l'accoutumée, au *Grand-Chêne*...

— Je vous remercie, monsieur, répondit Raymond Ménard un instant interloqué. A qui ai-je l'honneur?

— Je suis un client de passage, parce que j'ai moi-même une amourette en tête, dans le pays! Je déjeu-

nais au *Grand-Chêne*, et j'ai perçu par hasard quelques échos de la discussion. M^{me} Odile sanglotait; je l'ai consolée de mon mieux. En tout bien, tout honneur, cher monsieur!... Entre amoureux, on se comprend; et c'est alors qu'elle m'a chargé de vous faire cette petite commission.

L'autre parut satisfait de cette explication :

— Merci mille fois, répéta-t-il. Puis-je vous offrir quelque chose?

— Ce serait avec plaisir, déclina Jacques, mais j'ai justement rendez-vous dans le bois de Tancia... Alors, vous comprenez?... Un rendez-vous d'amour.

L'autre sourit, reprit le volant de sa voiture et quitta Doménil-lès-Darney, tournant délibérément le dos à l'auberge du *Grand-Chêne*. Il se perdit dans la campagne. Lorsque Jacques se retrouva seul, il eut un petit sifflement d'allégresse, se frotta les mains et rebroussa chemin. Il parvint ainsi à l'endroit de la route où une automobile, longtemps soupçonnée d'avoir enlevé M^{me} de Myzaines, avait stationné, et, tirant de sa poche un papier où il avait relevé le dessin quadrillé des pneus de la voiture de Raymond Médard, il le confronta avec ce qui restait des empreintes conservées par la terre humide. Lorsqu'il se releva enfin, il rayonnait, se disant :

« *C'est Raymond Médard qui a stationné ici. Serait-ce lui qui aurait assailli M^{me} de Myzaines? Serait-ce à lui qu'elle allait remettre le poignard?* »

Mais, comme il parvenait au *Grand-Chêne*, il distingua un attroupement. M^{me} Josselain sanglotait bruyamment. M. Josselain criait très fort, protestant de son indignation. Et Pierre était là, entre deux gendarmes, effondré, livide!...

— Que se passe-t-il? haleta Jacques.

Ce fut le brigadier Farzan qui lui répondit, brutalement :

— Il se passe que nous procédons à l'arrestation de Pierre Josselain, inculpé de tentative de meurtre sur la personne de M. de Myzaines.

Pierre gardait un silence farouche.

— Avez-vous des preuves? balbutia le journaliste.

Pour toute réponse, et tandis que l'on emmenait le

malheureux, le brigadier Farzan tira de sa poche un papier froissé et le lui tendit.

Jacques lut ces quelques mots manuscrits, qui le plongèrent dans un abîme de stupéfaction et d'épouvante :

« *C'est Pierre Josselain l'homme masqué de « Maison-Morte», et voici l'arme du crime...* »

Aucune signature ne suivait. Il protesta :

— Vous vous fiez à une lettre anonyme, brigadier?

— *Et ça!*... rétorqua l'autre.

Ce disant, il exhibait le poignard ensanglanté, en achevant d'expliquer :

— Le tout a été trouvé à la porte de la gendarmerie. Je rentre de *Maison-Morte*. M. de Myzaines a reconnu l'arme. Je lui conduirai plus tard Pierre Josselain, afin qu'il puisse reconnaître également son agresseur. En route!...

Et le pétulant journaliste, qui ne pouvait encore en croire ses yeux, distingua la silhouette d'Odile sous la tonnelle. La petite servante ressemblait à une statue. Elle ne pleurait plus du tout, maintenant, et ses mâchoires étaient crispées.

CHAPITRE VI

LE COUPLE COUPABLE

Jacques eut une suprême hésitation. Mais il avait longuement réfléchi, et sa décision était prise. Il lui manquait le dernier anneau de la chaîne.

Il avança donc et, juste à l'entrée du village de Doménil-lès-Darney, il poussa la porte du petit jardin du presbytère. Le son d'une cloche déchira le silence.

C'était le lendemain de l'arrestation de Pierre Josselain. La matinée était pluvieuse et froide. Une vieille servante parut, et Jacques Savigny lui dit :

— Pourrais-je parler à M. le Curé?

— Certainement.

Elle l'introduisit dans un petit salon désuet, où régnait une tiédeur confortable. La porte s'en ouvrit dix minutes plus tard, livrant passage à l'abbé Dargoire, curé de Doménil.

— Monsieur l'abbé, commença Jacques en se levant, permettez-moi de me présenter...

Il déclina son identité, évoqua *Maison-Morte*, l'arrestation de Pierre dont parlait tout le pays. Puis il tira de sa poche le petit soldat de la Première République et le posa sur la table en questionnant tout à trac :

— Monsieur le Curé, est-ce que vous collectionnez, comme M. de Myzaines, les soldats de plomb ?

— Quelle idée saugrenue, mon enfant ! dit le prêtre, qui paraissait plutôt mal à son aise.

Alors, Jacques reprit :

— M^{me} de Myzaines vivait en solitaire à *Maison-Morte*. Ses seules distractions étaient — je l'ai entendu dire par la cuisinière, et je me le suis fais confirmer par des racontars du pays — ses visites au presbytère, et les vôtres à *Maison-Morte*, monsieur l'abbé. Ma petite enquête m'a appris également que, l'autre matin, après avoir laissé choir sur la route un poignard ensanglanté et ce soldat pliés ensemble, M^{me} de Myzaines s'est présentée ici. Est-ce vrai ?

— De quel droit m'interrogez-vous, monsieur ? dit l'abbé Dargoire en se levant.

Jacques admira *in petto* la grande sérénité qui se lisait sur ses traits. Il hésita s'il poursuivrait plus avant, puis il dit encore :

— Qu'est venue faire M^{me} de Myzaines ici ?

— Je n'ai pas à vous répondre.

— Pourquoi ?

Le prêtre hésita. Puis il murmura d'une voix grave :

— Parce que je n'entends pas violer le secret de la confession, mon enfant.

Jacques haleta :

— *Même pour sauver un innocent ?*

L'abbé Dargoire demeura silencieux, en proie à un cas de conscience.

— C'est bien, dit Jacques en s'inclinant. Je parviendrai tout seul à sauver mon ami de la monstrueuse accusation qui pèse sur lui. Peut-être, monsieur l'abbé, réfléchirez-vous, de votre côté!...

Puis il salua et sortit, et il repartit à grands pas, sans souci de la pluie, qui tombait à torrents.

Dix minutes plus tard, il franchissait le seuil de la gendarmerie.



— Et maintenant, résuma Jacques Savigny, je vous ai tout dit, brigadier. Tout : comment Pierre Josselain et moi nous sommes trouvés en possession de l'arme du crime, qui devait par la suite disparaître mystérieusement de l'endroit où je l'avais placée dans ma chambre; comment s'échappa à nos yeux M^{lle} de Myzaines, aussitôt après le virage, son vélo-moteur abandonné; comment de bonnes gens du pays m'ont dit l'avoir vue franchir la porte du presbytère; et, enfin, toute la chaîne des soldats de plomb : celui de la Première République, l'archer à cheval, les trois mousquetaires et le grenadier de la Garde, ainsi que l'explication concernant certains d'entre eux : l'archer à cheval et les trois mousquetaires. Et je prétends et j'assure, brigadier, que mon ami Pierre Josselain est innocent de ce crime dont on l'accuse, dont on a tout fait pour le faire accuser!...

Le brigadier Farzan hocha la tête d'un air de doute et répondit :

— Vous êtes un charmant camarade, un excellent journaliste, mais vous feriez, permettez-moi de vous le dire, un piètre policier. Ma décision est prise : demain aura lieu à *Maison-Morte* une confrontation entre Pierre Josselain et M. de Myzaines, c'est-à-dire, à mes yeux, entre la victime et son agresseur. Je suis convaincu que de là jaillira la lumière.

— J'en suis convaincu également, si vous me permettez, brigadier, d'assister à cette petite réunion.

— Je vous y autorise, mais j'espère que vous vous tiendrez tranquille.

— Soyez rassuré sur ce point. Toutefois, n'allez-vous pas vous mettre à la recherche de l'amoureux d'Odile, et à celle de l'auteur de la lettre anonyme? C'est là une écriture féminine, à mon humble avis.

— Nous allons rechercher tout cela.

Cependant que le policier décrochait l'appareil téléphonique et dictait ensuite rapidement quelques ordres à ses subordonnés, le journaliste, plus que jamais débordant d'activité, rentrait à l'auberge du *Grand-Chêne*.

Une pensée dominante le guidait. Il se répétait en

gravissant l'escalier conduisant aux chambres : « Pourquoi Pierre aurait-il dérobé le poignard, ce poignard qui l'accuse ? Eh ! non, ce n'est pas lui, comme je l'ai cru tout d'abord... »

A l'aide d'un papier-calque, il avait pris une copie de la lettre anonyme adressée à la gendarmerie. Il tira ce document précieux de sa poche, tendit l'oreille avec anxiété. Il avait repéré depuis longtemps la chambre d'Odile. Mais, comme il n'avait pas aperçu en bas la petite servante, il n'osait trop agir et restait là, indécis.

Soudain, il tendit l'oreille. Ses yeux étaient fixés sur la chambre d'Odile, dont la porte était close. Et il entendit sangloter la jeune fille, nettement. Il se renfonça dans un recoin sombre, ne bougea plus.

La minute d'après la porte s'ouvrait, livrant passage à la servante. Odile montrait un visage contracté. Elle avait séché ses larmes. Pleurait-elle toujours parce que M. Josselain lui avait interdit de rejoindre son amoureux ? Quel chagrin exagéré dans sa sentimentalité !...

Elle passa sans voir Jacques, et descendit. Le jeune homme attendit qu'elle fut tout à fait au rez-de-chaussée, puis, lestement, il bondit, traversa l'étroit corridor en trois enjambées, tira à lui la porte, qui n'était point fermée à clef, et se trouva dans la place. Il savait que ses investigations seraient délicates, mais courtes. La chambre d'Odile était une pièce dans laquelle régnait beaucoup d'ordre. Jacques chercha des papiers. Il ouvrait les tiroirs avec précaution, remettant tout en place au fur et à mesure de sa perquisition. Il trouva ainsi plusieurs billets tendres écrits par Raymond Médard, puis des notes tracées par la jeune fille. Alors, un sourire de triomphe éclaira son visage. Il venait de confronter ces notes avec l'écriture du billet accusateur. Plus aucun doute ne subsistait désormais : c'était bien Odile qui avait fait tenir l'arme du crime à la police, et elle, par conséquent, qui l'avait dérobée dans sa chambre !...

Jacques Savigny ne s'attarda pas davantage. Il sortit de l'auberge par une porte dérobée donnant sur le jardin, et il alla retrouver son ami le brigadier Farzan, à qui il fit part de sa découverte.

Le policier le laissa parler longtemps sans l'interrompre. Puis il dit, du bout des lèvres :

— Admettons!... Je suis d'accord avec vous. Oui, admettons que vous ayiez raison et que ce soit Odile l'auteur de cet envoi qui m'a mis sur la piste. Cela ne démontre pas l'innocence de Pierre Josselain, au contraire.

— Au contraire, en effet, approuva Jacques. *Elle l'a livré.*

— Donc, elle avait une raison pour le faire...

— La jalousie, j'en suis convaincu.

Il y eut un petit silence, au bout duquel le brigadier Farzan reprit :

— Vous savez que j'ai retrouvé à Gruy la trace de Raymond Médard. La chance, cette fois, nous a favorisés. Il a eu une panne d'auto et je l'ai envoyé chercher. Il sera là dans quelques instants.

Jacques se leva :

— Je préfère alors qu'il ne me voie pas, car il me soupçonnerait de m'être mêlé de ce qui ne me regardait pas.

— Ce qui ne serait pas la première fois! gouailla le policier.

— Raymond Médard se souviendra de moi, à cause de notre brève entrevue sur la place de Doménil, où je me suis donné à lui comme un messenger d'Odile. En tout cas, vous savez que c'est sa voiture qui a stationné sur la route à l'endroit où la demoiselle de *Maison-Morte* disparut mystérieusement?...

— Je le sais, oui, vous me l'avez déjà dit.

A ce moment, on frappa à la porte, et Jacques eut un mouvement d'humeur. Il était trop tard pour qu'il s'esquivât, comme il en avait l'intention. Le brigadier Farzan émit un grognement, et Raymond Médard fut introduit dans la petite pièce. Il faisait grise mine et fronçait les sourcils. Son mécontentement apparent s'accentua lorsqu'il aperçut Jacques, et il lui lança :

— Je ne m'attendais pas à vous trouver ici!...

— Monsieur, lui dit le brigadier Farzan d'un air suave, je vous ai convoqué pour avoir un petit renseignement. Votre automobile a stationné l'autre matin sur la route de Doménil, et, à ce moment-là, une jeune fille s'avavançait en vélo-moteur. L'avez-vous rencontrée?

L'amoureux de la servante du *Grand-Chêne* fit montre d'une grande indignation, et il riposta vertement :

— Ainsi donc, on me soupçonne d'être le mystérieux homme masqué qui a assailli l'hôte solitaire de *Maison-Morte*! C'est incroyable! Mais j'ai un alibi, brigadier...

Il avait l'air sincèrement furieux. Il débâtâta longtemps, disant qu'il avait autre chose à s'occuper que d'une enquête sans aboutissant, et qu'il se moquait un peu du drame de *Maison-Morte*. Dans la matinée en question, il ne stationnait pas sur la route; il prospectait dans la région et visitait sa clientèle.

— Et la nuit du crime? dit Jacques.

Raymond Médard se troubla prodigieusement. Il finit par avouer :

— Eh bien! oui, la nuit tragique, j'avais arrêté mon auto à l'endroit de la route où vous avez relevé les empreintes des pneus, parce que...

— Parce que?

— J'attendais Odile. Après tout, je ne vois pas pourquoi je m'en cacherais!... Elle pourra vous confirmer ma déposition.

Le voyageur de commerce s'éloigna, non sans avoir décoché un regard furibond à Jacques Savigny, qui n'en avait cure.

— Je vais envoyer chercher la servante, dit le brigadier.

Il en donna l'ordre, et, en attendant, il écouta posément le petit plaidoyer de Jacques :

— C'est Odile qui a écrit la lettre anonyme. On voit donc qu'elle a tout fait sans doute pour sauver son amant en faisant accuser un innocent, si nous admettons que l'homme masqué de *Maison-Morte* était Raymond Médard.

— Indubitablement, il y a deux couples en présence. Il y avait un homme masqué, sans doute, mais aussi une femme avec lui; il n'a pu agir sans complicité. Deux couples : d'une part, Raymonde de Myzaines et Pierre Josselain; d'autre part, Odile et Raymond Médard.

Jacques souriait d'une façon indéfinissable. Comme il ne disait plus rien et demeurait songeur, le brigadier questionna gentiment :

— A quoi pensez-vous?

Le journaliste eut cette réponse stupéfiante :

— Je pense que, durant l'été, il doit y avoir de jolies roses dans le jardin du presbytère!...



Le policier allait l'interroger plus avant, lorsque Odile fut introduite dans la pièce. Elle était très pâle. Au bout de dix minutes d'interrogatoire, elle éclata en sanglots, et elle finit par avouer, à bout de résistance nerveuse :

— Eh! bien, oui, c'est moi qui, ayant aperçu le paquet tombant du vélo-moteur et le sachant dans la chambre de M. Savigny, c'est moi qui ai dérobé l'arme du crime et qui l'ai fait tenir à la gendarmerie, avec quelques lignes anonymes accusant Pierre Josselain...

— Pourquoi avez-vous agi ainsi?

— Je croyais être dans la vérité, répondit-elle, sincère.

Le brigadier Farzan eut une grimace de doute, et Odile poursuivit :

— Cette manœuvre s'est retournée contre moi. J'avais entendu parler des traces de pneus sur la route et je craignais que l'on soupçonnât Raymond.

— Vous l'aimez donc beaucoup? demanda Jacques.

— Mais... oui..., fit-elle interdite.

— *Autant que Pierre Josselain?*

Elle sursautait. Et elle avoua encore :

— J'ai aimé Pierre autrefois, et il ne s'est jamais soucié de moi. Mais cela est bien fini.

— Donc, conclut Jacques Savigny, vous étiez jalouse de la demoiselle de *Maison-Morte* et vous n'avez pas été fâchée de trouver une occasion de lui nuire, ainsi qu'au neveu de vos patrons, qui vous avait dédaignée.

— En tout cas, assura-t-elle avec force, Raymond n'est pas coupable. Je vous en donne ma parole!...

La servante du *Grand-Chêne* sortit. Lorsque la porte eût claqué avec force sur elle, Jacques eut un petit sourire :

— Voici un point d'éclairci, dit-il. Odile me paraît sincère.

— Dans ces conditions, ricana le brigadier, voici

un couple d'éliminé : Odile et Raymond Médard. Il reste *l'autre* : Raymonde de Myzaines et Pierre Josselain. Et permettez-moi de vous dire, mon petit ami, que je ne vois pas bien comment vous allez pouvoir innocenter ce dernier!...

Jacques se leva, serra la main du policier et se retira en rétorquant :

— Nous verrons cela demain matin. Oui, il y a un couple, *mais il ne se compose pas des personnes que vous imaginez...*

CHAPITRE VII

LE CHEMIN DES SOLDATS

Le lendemain matin, Jacques Savigny arriva un peu trop tôt à *Maison-Morte*. Le brigadier Farzan et l'inculpé ne s'y trouvaient pas encore. En revanche, une automobile stationnait devant la grille, qui n'était point celle de Raymond Médard, comme le jeune homme l'avait cru tout d'abord.

Il se mit donc à se promener de long en large, tout en soliloquant : « Quel est donc ce nouveau personnage? Dans tout mystère policier bien conçu, le coupable est toujours celui que l'on soupçonne le moins, dont on a le moins parlé. Qui a tenté d'assassiner M. de Myzaines? M. Josselain en personne, le propriétaire du *Grand-Chêne*? »

Cette idée fit naître un sourire sur les lèvres de Jacques, et le tint en joie jusqu'au moment où une seconde auto arriva, d'où descendirent le brigadier Farzan, un autre gendarme et Pierre Josselain. Ce dernier était livide. Il avait en vain protesté de son innocence, disant :

— S'il y a des traces de pas accusatrices dans le parc, c'est que le sol humide les a gardées longtemps, et que, la nuit *précédente*, j'avais eu un tendre rendez-vous nocturne avec M^{lle} de Myzaines...

Il lui en avait coûté sans doute de faire cet aveu, qui pouvait nuire à la réputation de la jeune fille; mais les circonstances étaient trop graves pour qu'il s'en dispensât.

Jacques serra la main du policier. On sonna à la grille et Pascal vint ouvrir. Il avait les yeux battus de quelqu'un qui a mal dormi, et il semblait en proie à une sourde émotion.

— Je ne sais pas, dit-il aussitôt, si mon maître va pouvoir vous recevoir, car il vient de prendre une crise d'étouffement. Son état s'est brusquement aggravé. Sa blessure était trop profonde, et j'ai dû, à la première heure, aller chercher le médecin...

Ce disant, il désignait l'auto en stationnement qui avait tant intrigué Jacques, et, la minute d'après le docteur apparut. C'était un brave praticien de campagne, qui dit :

— Je crois tout de même que vous pouvez entrer. Mais tâchez que votre visite soit courte, car mon malade a besoin de calme.

Le brigadier Farzan protesta de son intention de ne point s'attarder à *Maison-Morte*, et, bientôt, se trouvaient réunis dans la chambre de M. Myzaines, au chevet de qui veillait Raymonde, le policier, l'autre gendarme, le docteur, Pierre Josselain, Jacques Savigny, et Pascal, qui demeurait sur le seuil de la porte, sans que personne prêtât attention à lui.

Raymonde pleurait doucement. Le solitaire de *Maison-Morte* semblait très las. Il murmura d'une voix faible :

— Qu'y a-t-il pour votre service, brigadier?

Le policier poussa vers son lit Pierre Josselain, qui tremblait comme une feuille, sans oser regarder Raymonde, et il dit :

— Reconnaissez-vous cet homme comme votre agresseur?

Il y eut un instant de silence effrayant. De la réponse du blessé dépendait le sort du jeune homme. Enfin, M. de Myzaines hoqueta :

— Je ne sais pas. Mon agresseur était masqué.

Il retomba en arrière. La sueur perlait à ses tempes. Puis il eut un brusque sursaut et se mit à pleurer, en balbutiant :

— C'est terrible!... L'honneur de la famille, et pourtant...

Il s'interrompit, et regarda Raymonde. La jeune fille était blême. Jacques tira de sa poche le petit soldat

ensanglanté de la Première République et le posa sur la table en disant :

— Voici, avec tous les soldats de plomb des collections, un *témoin* du crime.

Le brigadier Farzan regardait Raymonde. La jeune fille baissait la tête. Son oncle lui avait pris la main. On perçut dans le corridor un sanglot : c'était la vieille Angèle qui s'était approchée.

— Pierre Josselain, dit le policier d'une voix forte en se tournant vers son captif, c'est vous qui, masqué, avez tenté de poignarder M. de Myzaines, et vous avez été introduit dans la place par M^{me} de Myzaines!

— Ce n'est pas vrai!... hurla Raymonde.

Puis elle se mit à pleurer à son tour.

Alors se produisit un coup de théâtre. Pascal éclata :

— C'en est trop!... Depuis plusieurs jours, je suis hanté par le remords. Je ne veux pas voir accuser plus longtemps un innocent. Je suis décidé à parler...

— Tais-toi, Pascal! hurla M. de Myzaines.

Mais l'autre ne l'entendait pas, et il dit d'une traite :

— La nuit du crime, mon maître m'appela par la fenêtre. Je montai, et le trouvai blessé. Il avait plié dans un journal le poignard ensanglanté, et il m'ordonna d'aller le jeter dans l'étang. Mais je rencontrai la cuisinière, et le déposai dans la remise. Mon maître semblait très ému. Il me donna une grosse somme — qui permit de régler mes dettes à Hennezel — et me dit textuellement : « Mon bon Pascal, c'est horrible!... Pour la famille, il faut garder le silence... » Je promis. Qu'il me pardonne de n'avoir pas respecté cette promesse, mais c'est à cause de l'innocent que voici!...

Il désignait Pierre Josselain.

La plus vive stupeur suivit la déclaration du jardinier. Jacques émit un petit sifflement, et le brigadier Farzan lança, soudain triomphant :

— En résumé, Pascal, vous êtes prêt à reconnaître que c'est M^{me} de Myzaines qui a poignardé son oncle?

Le jardinier fit « oui » de la tête, dans un sanglot. C'était un bon vieux serviteur. Derrière lui, la cuisinière menaçait de s'évanouir, tant elle aimait sa petite Raymonde!...

M. de Myzaines se souleva sur son séant, et hurla :

— Il faut que vous sachiez...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Puis il retomba en arrière, évanoui, terrassé par l'émotion.

Le docteur s'empressa, voulut qu'on évacuât la pièce. Mais la porte en resta ouverte et chacun se pressa dans le vestibule.

Alors Jacques s'écria :

— Une minute!... M. de Myzaines est au plus mal. Il faut aller chercher un prêtre.

— Vous êtes fou! interrompit le docteur en haussant les épaules. Je vous dis qu'il s'agit d'un évanouissement.

— Et moi, je répète qu'il faut aller chercher l'abbé Dargoire. Dans un cas pareil, on ne sait jamais ce qui peut arriver, et si M. de Myzaines meurt...

Un concert de protestations l'empêcha d'achever. Et Jacques prit à part la vieille Angèle et lui dit à l'oreille :

— Si vous aimez vraiment Raymonde et que vous vouliez la sauver, allez chercher l'abbé Dargoire.

La cuisinière disparut en courant.

M. de Myzaines revint à lui. Il ouvrit de grands yeux et haleta :

— C'est terrible!... Je...

Il s'interrompit et devint plus blême encore, en voyant apparaître l'abbé Dargoire sur le seuil de la pièce. Raymonde aussi le vit, et poussa un grand cri. Le prêtre s'inclina, et fut mis au courant. Il respirait avec difficulté; son regard croisa celui de Jacques. Puis il hocha la tête deux ou trois fois, avec force, négativement. A cet instant, M. de Myzaines fit signe qu'il voulait parler. Le silence s'établit. Le vieillard hoqueta :

— Raymonde!... Pardon!... Je suis ton tuteur, et j'ai dilapidé une partie de ta fortune... Pardon!... Brigadier, il n'y a pas eu d'homme masqué.

Tout le monde était suspendu à ses lèvres. M. de Myzaines dit encore :

— Le coupable, c'est...

Il regardait tous les assistants les uns après les autres. Odile et Raymond Médard n'étaient pas là; le brigadier Farzan s'en fit la réflexion, et il fut sur le point de le regretter. Mais le vieillard avait trop

préssumé de ses forces. Il ne put poursuivre de nouveau et retomba en arrière.

Raymonde pleurait doucement, et Jacques lui dit :

— Vous êtes prête à tous les sacrifices, mademoiselle. Mais ils seront inutiles...

Sur son lit, le vieillard s'agita. Il voulut encore parler, ne le put, et ses yeux dilatés se fixèrent sur Jacques Savigny. Alors, le jeune journaliste regarda bien en face l'abbé Dargoire et il dit :

— La vérité, la voici. Les soldats de plomb m'y ont conduit. Ecoutez-moi sans m'interrompre. Puis, chacun jugera...

Il fit une pause et commença dans l'anxiété générale :

— A onze heures du soir, quelques heures avant la tentative d'assassinat, comme on l'a dit longtemps, commise sur M. de Myzaines par un homme masqué qui ne sera jamais identifié, et pour cause, à onze heures du soir, Raymonde de Myzaines frappe à la porte de la chambre de son oncle, après avoir beaucoup hésité, connaissant son caractère irascible, afin de l'entretenir du projet de mariage avec Pierre Joselain. Elle trouve le vieillard encore debout, en train d'arranger ses chères collections de soldats de plomb, et particulièrement la vitrine des soldats de la Première République. Mais M. de Myzaines, qui m'entend et qui allait parler si sa faiblesse physique ne l'en avait empêché, ce dont il faut lui savoir gré, M. de Myzaines, ce nerveux, a dilapidé la majeure partie de la dot de sa nièce orpheline dont il était le tuteur, et pour cela, il ne désire pas du tout que celle-ci se marie, ce qui l'obligerait à lui rendre des comptes. Avant même que Raymonde de Myzaines ait prononcé le nom de celui qu'elle aime, il lui signifie son opposition catégorique, avec la dernière violence. Une discussion s'élève, dont les serviteurs perçurent de vagues échos. Et M. de Myzaines, hors de lui, saisit un poignard à une panoplie, et il en parte un coup à sa nièce. Voilà tout le drame. Raymonde, heureusement, est très légèrement blessée. Elle regagne sa chambre dans l'aile nord de *Maison-Morte*, et elle se met à pleurer. Elle ne trouvera pas le sommeil, parlera plus tard de migraine. Elle a décidé que, dès le jour, elle quitterait cette maison du malheur. Quelques heures

s'écoulent. Sonnent deux heures du matin. M. de Myzaines est pris de remords, et il tente de se suicider, se portant deux furieux coups de couteau au-dessous du cœur. Si sa nièce fut très légèrement atteinte, il n'en est pas de même pour lui. Souvenons-nous de la résistance qu'il opposa d'abord à voir un docteur, et surtout à prévenir la gendarmerie; il ne s'y est résolu que par la suite, afin de ne pas éveiller les soupçons des domestiques. La première pensée qui vient ensuite à l'esprit de M. de Myzaines est de se débarrasser de l'arme. Il est trop faible pour aller le jeter lui-même dans l'étang. Il ouvre sa fenêtre, et, afin d'essayer s'il aura la force de projeter seul un objet lourd de celle-ci dans l'eau, il saisit au hasard un petit grenadier de la Garde, un soldat de plomb, qui manque son but, d'ailleurs. Convaincu de sa faiblesse, le vieillard hésite. C'est alors qu'il appelle Pascal, qui, effectivement, veillait dans le parc à cause des braconniers. Pendant ce temps la cuisinière voit de la lumière dans la chambre de sa petite Raymonde. Elle s'y rend. Raymonde lui parle d'une migraine. La jeune fille est très légèrement blessée, et s'est pansée elle-même à l'aide d'un mouchoir de poche que le brigadier Farzan retrouvera par la suite, tout ensanglanté, dans sa chambre. Pascal, le jardinier, était sincère, tout à l'heure, en accusant du crime M^{me} de Myzaines, car son maître, ayant employé des mots à double sens sur l'honneur de la famille — mots qui le visaient seul — lui a permis de se faire cette idée. Il lui donne de l'argent pour qu'il garde le secret, et lui confie le poignard. Cette arme, il l'a pliée dans un journal, entraînant avec elle, sans y prendre garde, un petit soldat de la 1^{re} République, puisqu'il était en train de les collationner. Pascal descend avec le paquet. Il rencontre la cuisinière. Dès lors, il est empêché d'aller jeter le poignard dans l'étang, et, avisant dans l'obscurité la porte entr'ouverte de la remise aux outils, dont il est le seul à jamais franchir le seuil, il dépose hâtivement le paquet là, dans les ténèbres. Il a cru le mettre sur un rayon, où il l'aurait pris plus tard, alors qu'au contraire il l'a déposé inconsciemment dans le panier d'osier qui est constamment attaché au porte-bagages du vélo-moteur de sa jeune maîtresse. Voilà déjà quelques faits.

Le journaliste reprit haleine et continua tout souriant :

— Pascal pensait jeter le lendemain matin le poignard dans l'étang. Mais Raymonde le devance. Elle descend de sa chambre dans l'intention de quitter *Maison-Morte* à jamais, et, dans son trouble, elle se soucie peu, on le conçoit, de ce léger fardeau *qu'elle n'aperçoit même pas*. Elle enfourche le vélo-moteur et s'en va. Elle a ignoré toujours la présence du poignard derrière elle, lequel devait choir sur la route, à sa sortie du bois de Tancia. Et, par conséquent, elle ne s'est pas cachée pour échapper à Pierre Josselain et à moi-même. Elle avait le visage convulsé lorsqu'elle nous dépassa; elle répondit distraitement à notre salut *parce qu'elle n'en pouvait plus*. Et, sitôt après le détour de la route, ses forces, dont elle avait trop présumé, l'abandonnent : sa blessure s'est rouverte; elle est victime d'un étourdissement, et elle tombe, avec le véhicule dans le fossé profond, masqué par les ronces. En nous entendant approcher, au moment où elle se relève, peu désireuse évidemment d'accuser son oncle et de fournir une explication à celui qu'elle aime sur cette sortie matinale inusitée — ne s'accusait-elle pas tout à l'heure, par égard pour le vieillard? — elle se glisse sous le petit pont réunissant la route au pré, où elle égare sa médaille, et où nous ne pouvions l'apercevoir, en relevant le vélo. Le douzième archer du Roi, qu'elle croyait avoir égaré au retour d'Epinal, était resté dans la pochette de cuir de la bicyclette, qui s'ouvrit sous le choc. Et le soldat de plomb tomba au fond du fossé. Lorsque Pierre et moi nous eûmes fait demi-tour et regagné l'auberge, ayant tourné la route, M^{lle} de Myzaines, que nous ne pouvions plus apercevoir, s'en fut vers son grand ami, à pied, en chancelant, vers son seul soutien ici-bas, dans la solitude de *Maison-Morte* : l'abbé Dargoire, curé de Doménil. Eh bien! non, monsieur l'abbé, ce n'est pas violer le secret de la confession que de reconnaître ici que vous avez reçu les confidences de M^{lle} de Myzaines, et que vous avez fait panser sa blessure, n'est-ce pas?

Très ému, le prêtre approuva de la tête.

Jacques acheva :

— Puis, consolée, réconfortée, Raymonde de My-

zaines apprend par la rumeur publique qu'une tentative d'assassinat a été commise durant la nuit sur son oncle. Elle n'y comprend rien, mais elle est émue de pitié : c'est pour cela qu'elle décide de réintégrer *Maison-Morte* dans le pardon des offenses. Elle va donc retirer son vélo-moteur du fossé; mais, afin d'éviter de passer devant le *Grand Chêne*, elle fait un large détour. Puis, elle se rendra l'après-midi à la Clairière des Merles, ayant imaginé de donner à Pierre Josselain trois mousquetaires de collection assez précieux, qu'elle avait achetés à son oncle pour sa fête, afin de permettre à celui qu'elle aime et qu'elle n'a pas eu le loisir encore de nommer à son tuteur, de franchir comme un collectionneur le seuil de *Maison-Morte*, et de se lier d'amitié, par identité de goûts, avec le vieillard. Elle m'a surpris à califourchon sur le mur. Je l'effraye et elle s'enfuit, laissant glisser les trois mousquetaires sur le sol. Pour le reste, tout est clair et sans histoire : les empreintes de pas de Pierre Josselain dans le parc sont celles de la nuit précédente; les traces de pneus de l'auto de Raymond Médard sur la route s'expliquent par son stationnement prolongé au cours d'un rendez-vous avec Odile, et c'est un très ancien dépit, une jalousie mal éteinte, qui a fait que celle-ci, nous ayant vus, Pierre et moi, chuchoter après le passage de la demoiselle de *Maison-Morte*, a dérobé dans ma chambre l'arme du crime pour l'envoyer à la gendarmerie, en accusant Pierre Josselain. Car Odile avait vu le paquet tomber du vélo-moteur. Ensuite, elle regrettait son acte et pleurait en cachette.

« Par ailleurs, Pascal était sincère, il y a un moment, en accusant M^{lle} de Myzaines qu'il croyait coupable, et M. de Myzaines a droit à notre indulgence, je crois, puisque le remords le harcelait et que, tout à l'heure, il allait parler. Le trouble grandissant de Pierre s'explique parce qu'il crut longtemps sa chère Raymonde coupable. Quant au soldat de la I^{re} République, personne n'en voulait plus à *Maison-Morte* à cause du sang qui le polluait, tragique souvenir!...

Jacques Savigny se tut. M. de Myzaines balbutia :

— C'est vrai. Je suis un grand coupable. Arrêtez-moi, brigadier...

— Je ne dépose aucune plainte, intervint Raymonde,

Au reste, ma blessure superficielle est déjà cicatrisée, et l'on n'arrête pas quelqu'un parce qu'il a tenté de se suicider.

— Je veux mourir, je veux mourir!... haleta le vieillard.

...Il devait au contraire, un mois plus tard, se rétablir tout à fait, et donner, en pleurant d'émotion, son consentement au mariage de sa nièce avec Pierre Joselain. Raymonde lui avait pardonné du fond du cœur, et ce qui restait de sa fortune formait encore une belle dot.



Maintenant, beaucoup de temps a passé sur le drame de *Maison-Morte*. Ce n'est plus Odile qui sert à l'auberge du *Grand-Chêne*, car elle a quitté le pays pour épouser Raymond Médard. M. de Myzaines finit ses jours paisiblement dans le parc de *Maison-Morte*, en compagnie des jeunes mariés, qui ont fait restaurer l'habitation, laquelle ne mérite plus son nom sinistre. Il y a toujours des roses dans le jardin du presbytère; et Jacques Savigny, de retour à Paris, n'a conservé qu'une chose en souvenir de ces heures tragiques : le petit soldat de la 1^{re} République, encore tout taché de sang.

FIN

Pour paraître samedi prochain :

Le train infernal

Roman policier inédit

par JEAN D'YVELISE

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD

LES PAMPAS

LES FORÊTS ÉQUATORIALES

LES GRANDS DÉSERTS

L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc..

**VOUS LIVRERONT LEURS
SECRETS SI VOUS LISEZ..**

TOUS LES MERCREDIS

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0^{fr.}-35 **LE ROMAN
COMPLET**

Chez **TOUS** les **MARCHANDS** de **JOURNAUX**

**Vous y trouverez des héros qui
accompliront des prouesses ver-
tigineuses sur TERRE, sur MER
et dans les AIRS.**

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre rembour^s

**L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)**